3007/20

MARCEL SCHWOB

Le Livre de Monelle

U d'/of OTTAWA
39003003294294

LÉON CH
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

1894

18-2/70

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lelivredemonelle00schw

10x

LE Français

LE LIVRE

DE MONELLE

DU MÊME AUTEUR :

Cœur double, 1 vol	3. 50
Le Roi au masque d'or. 1 vol.	3. 50
Mimes, 1 vol.	3. 50

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

MARCEL SCHWOB

Le Livre de Monelle

PARIS

LÉON CHAILLEY, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

1894

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2423
.S8L5
1894

I. Paroles de Monelle 1
II. Les sœurs de Monelle 36
Les crabes 38
La petite femme de Barbe-Bleue . 55
La fille du Moulin 67
Bargette 83
Bûchette 101
Jeanie 115
Ilsée 127
Marjolaine 139
Cice 154
Morgane 167
Mandosiane 183

III. Monelle 199
Rencontre de Monelle 200
Monelle 213
Fuite de Monelle. 227
Patience de Monelle 243
Le Royaume de Monelle 257
Résurrection de Monelle 271

I

Paroles de Monelle

Monelle me trouva dans la plaine où j'errais et me prit par la main.

— N'aie point de surprise, dit-elle, c'est moi et ce n'est pas moi ;

Tu me retrouveras encore et tu me perdras ;

Encore une fois je viendrai parmi vous ; car peu d'hommes m'ont vue et aucun ne m'a comprise ;

Et tu m'oublieras et tu me reconnaîtras et tu m'oublieras.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai des petites prostituées, et tu sauras le commencement.

Bonaparte le tueur, à dix-huit ans, rencontra sous les portes de fer du Palais-Royal une petite prostituée. Elle avait le teint pâle et elle grelottait de froid. Mais « il fallait vivre », lui dit-elle. Ni toi, ni moi, nous ne savons le nom de cette petite que Bonaparte emmena, par une nuit de novembre, dans sa chambre, à l'hôtel de Cherbourg. Elle était de Nantes, en Bretagne. Elle était

faible et lasse, et son amant venait de l'abandonner. Elle était simple et bonne ; sa voix avait un son très doux. Bonaparte se souvint de tout cela. Et je pense qu'après, le souvenir du son de sa voix l'émut jusqu'aux larmes et qu'il la chercha longtemps, sans jamais plus la revoir, dans les soirées d'hiver.

Car, vois-tu, les petites prostituées ne sortent qu'une fois de la foule nocturne pour une tâche de bonté. La pauvre Anne accourut vers Thomas de Quincey, le mangeur d'opium, défaillant dans la large rue d'Oxford sous les grosses lampes allumées. Les yeux humides,

elle lui porta aux lèvres un verre de vin doux, l'embrassa et le câlina. Puis elle rentra dans la nuit. Peut-être qu'elle mourut bientôt. Elle toussait, dit de Quincey, le dernier soir que je l'ai vue. Peut-être qu'elle errait encore dans les rues ; mais, malgré la passion de sa recherche, quoiqu'il bravât les rires des gens auxquels il s'adressait, Anne fut perdue pour toujours. Quand il eut plus tard une maison chaude, il songea souvent avec des larmes que la pauvre Anne aurait pu vivre là près de lui ; au lieu qu'il se la représentait malade, ou mourante, ou désolée, dans la noirceur cen-

trale d'un b... de Londres, et elle avait emporté tout l'amour pitoyable de son cœur.

Vois-tu, elles poussent un cri de compassion vers vous, et vous caressent la main avec leur main décharnée. Elles ne vous comprennent que si vous êtes très malheureux ; elles pleurent avec vous et vous consolent. La petite Nelly est venue vers le forçat Dostoïevsky hors de sa maison infâme, et, mourante de fièvre, l'a regardé longtemps avec ses grands yeux noirs tremblants. La petite Sonia (elle a existé comme les autres) a embrassé l'assassin Rodion après

l'aveu de son crime. « Vous vous êtes perdu ! » a-t-elle dit avec un accent désespéré. Et, se relevant soudain, elle s'est jetée à son cou, et l'a embrassé... « Non, il n'y a pas maintenant sur la terre un homme plus malheureux que toi ! » s'est-elle écriée dans un élan de pitié, et tout à coup elle a éclaté en sanglots.

Comme Anne et celle qui n'a pas de nom et qui vint vers le jeune et triste Bonaparte, la petite Nelly s'est enfoncée dans le brouillard. Dostoïevsky n'a pas dit ce qu'était devenue la petite Sonia, pâle et décharnée. Ni toi ni moi nous ne savons si elle put aider jusqu'au bout Raskolnikoff

dans son expiation. Je ne le crois pas. Elle s'en alla très doucement dans ses bras, ayant trop souffert et trop aimé.

Aucune d'elles, vois-tu, ne peut rester avec vous. Elles seraient trop tristes et elles ont honte de rester. Quand vous ne pleurez plus, elles n'osent pas vous regarder. Elles vous apprennent la leçon qu'elles ont à vous apprendre, et elles s'en vont. Elles viennent à travers le froid et la pluie vous baiser au front et essuyer vos yeux et les affreuses ténèbres les reprennent. Car elles doivent peut-être aller ailleurs.

Vous ne les connaissez que pen-

dant qu'elles sont compatissantes. Il ne faut pas penser à autre chose. Il ne faut pas penser à ce qu'elles ont pu faire dans les ténèbres. Nelly dans l'horrible maison, Sonia ivre sur le banc du boulevard, Anne rapportant le verre vide chez le marchand de vin d'une ruelle obscure, étaient peut-être cruelles et obscènes. Ce sont des créatures de chair. Elles sont sorties d'une impasse sombre pour donner un baiser de pitié sous la lampe allumée de la grande rue. En ce moment, elles étaient divines.

Il faut oublier tout le reste.

Monelle se tut et me regarda :

Je suis sortie de la nuit, dit-elle, et je rentrerai dans la nuit. Car, moi aussi, je suis une petite prostituée.

Et Monelle dit encore :

J'ai pitié de toi, j'ai pitié de toi, mon aimé.

Cependant je rentrerai dans la nuit ; car il est nécessaire que tu me perdes, avant de me retrouver. Et si tu me retrouves, je t'échapperai encore.

Car je suis celle qui est seule.

Et Monelle dit encore :

Parce que je suis seule, tu me donneras le nom de Monelle. Mais

tu songeras que j'ai tous les autres noms.

Et je suis celle-ci et celle-là, et celle qui n'a pas de nom.

Et je te conduirai parmi mes sœurs, qui sont moi-même, et semblables à des prostituées sans intelligence ;

Et tu les verras tourmentées d'égoïsme et de volupté et de cruauté et d'orgueil et de patience et de pitié, ne s'étant point encore trouvées ;

Et tu les verras aller se chercher au loin ;

Et tu me trouveras toi-même et je me trouverai moi-même ; et tu me perdras et je me perdrai.

Car je suis celle qui est perdue sitôt trouvée.

Et Monelle dit encore :

En ce jour une petite femme te touchera de la main et s'enfuira ;

Parce que toutes choses sont fugitives ; mais Monelle est la plus fugitive.

Et, avant que tu me retrouves, je t'enseignerai dans cette plaine, et tu écriras le livre de Monelle.

Et Monelle me tendit une férule creusée où brûlait un filament rose.

— Prends cette torche, dit-elle,

et brûle. Brûle tout sur la terre et au ciel. Et brise la férule et éteins-la quand tu auras brûlé, car rien ne doit être transmis ;

Afin que tu sois le second narthécophore et que tu détruises par le feu ce qui a été créé par le feu et que le feu descendu du ciel remonte au ciel.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai de la destruction.

Voici la parole : Détruis, détruis, détruis. Détruis en toi-même, détruis autour de toi. Fais de la place pour ton âme et pour les autres âmes.

Détruis tout bien et tout mal. Les décombres sont semblables.

Détruis les anciennes habitations d'hommes et les anciennes habitations d'âmes ; les choses mortes sont des miroirs qui déforment.

Détruis, car toute création vient de la destruction.

Et pour la bonté supérieure il faut anéantir la bonté inférieure. Et ainsi le nouveau bien paraît saturé de mal.

Et pour imaginer un nouvel art, il faut briser l'art ancien. Et ainsi l'art nouveau semble une sorte d'iconoclastie.

Car toute construction est faite de

débris, et rien n'est nouveau en ce monde que les formes.

Mais il faut détruire les formes.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai de la formation.

Le désir même du nouveau n'est que l'appétence de l'âme qui souhaite se former.

Et les âmes rejettent les formes anciennes ainsi que les serpents leurs anciennes peaux.

Et les patients collecteurs d'anciennes peaux de serpent attristent les jeunes serpents parce qu'ils ont un pouvoir magique sur eux.

Car celui qui possède les anciennes peaux de serpent empêche les jeunes serpents de se transformer.

Voilà pourquoi les serpents dépouillent leur corps dans le conduit vert d'un fourré profond ; et une fois l'an les jeunes se réunissent en cercle pour brûler les anciennes peaux.

Sois donc semblable aux saisons destructrices et formatrices.

Bâtis ta maison toi-même et brûle-la toi-même.

Ne jette pas de décombres derrière toi ; que chacun se serve de ses propres ruines.

Ne construis point dans la nuit

passée. Laisse tes bâtisses s'enfuir à la dérive.

Contemple de nouvelles bâtisses aux moindres élans de ton âme.

Pour tout désir nouveau fais des dieux nouveaux.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai des dieux.

Laisse mourir les anciens dieux ; ne reste pas assis, semblable à une pleureuse auprès de leurs tombes ;

Car les anciens dieux s'envolent de leurs sépulcres ;

Et ne protège point les jeunes dieux en les enroulant de bandelettes;

Que tout dieu s'envole, sitôt créé;

Que toute création périsse, sitôt créée;

Que l'ancien dieu offre sa création au jeune dieu afin qu'elle soit broyée par lui;

Que tout dieu soit dieu du moment.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai des moments.

Regarde toutes choses sous l'aspect du moment.

Laisse aller ton moi au gré du moment.

Pense dans le moment. Toute pensée qui dure est contradiction.

Aime le moment. Tout amour qui dure est haine.

Sois sincère avec le moment. Toute sincérité qui dure est mensonge.

Sois juste envers le moment. Toute justice qui dure est injustice.

Agis envers le moment. Toute action qui dure est un règne défunt.

Sois heureux avec le moment. Tout bonheur qui dure est malheur.

Aie du respect pour tous les moments, et ne fais point de liaisons entre les choses.

N'attarde pas le moment : tu lasserais une agonie.

Vois : tout moment est un ber-

ceau et un cercueil : que toute vie et toute mort te semblent étranges et nouvelles.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai de la vie et de la mort.

Les moments sont semblables à des bâtons mi-partie blancs et noirs;

N'arrange point ta vie au moyen de dessins faits avec les moitiés blanches. Car tu trouveras ensuite les dessins faits avec les moitiés noires;

Que chaque noirceur soit traversée par l'attente de la blancheur future.

Ne dis pas : je vis maintenant, je mourrai demain. Ne divise pas la réalité entre la vie et la mort. Dis : maintenant je vis et je meurs.

Épuise à chaque moment la totalité positive et négative des choses.

La rose d'automne dure une saison ; chaque matin, elle s'ouvre ; tous les soirs elle se ferme.

Sois semblable aux roses : offre tes feuilles à l'arrachement des voluptés, aux piétinements des douleurs.

Que toute extase soit mourante en toi, que toute volupté désire mourir.

Que toute douleur soit en toi le

passage d'un insecte qui va s'envoler. Ne te referme pas sur l'insecte rongeur. Ne deviens pas amoureux de ces carabes noirs.

Que toute joie soit en toi le passage d'un insecte qui va s'envoler. Ne te referme pas sur l'insecte suceur. Ne deviens pas amoureux de ces cétoines dorées.

Que toute intelligence luise et s'éteigne en toi l'espace d'un éclair.

Que ton bonheur soit divisé en fulgurations. Ainsi ta part de joie sera égale à celle des autres.

Aie la contemplation atomistique de l'univers.

Ne résiste pas à la nature. N'ap-

puie pas contre les choses les pieds de ton âme. Que ton âme ne détourne point son visage comme le mauvais enfant.

Va en paix avec la lumière rouge du matin et la lueur grise du soir. Sois l'aube mêlée au crépuscule.

Mêle la mort avec la vie et divise-les en moments.

N'attends pas la mort : elle est en toi. Sois son camarade et tiens-la contre toi ; elle est comme toi-même.

Meurs de ta mort ; n'envie pas les morts anciennes. Varie les genres de mort avec les genres de vie.

Tiens toute chose incertaine pour

vivante, toute chose certaine pour morte.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai des choses mortes.

Brûle soigneusement les morts, et répands leurs cendres aux quatre vents du ciel.

Brûle soigneusement les actions passées, et écrase les cendres ; car le phénix qui en renaîtrait serait le même.

Ne joue pas avec les morts et ne caresse point leurs visages. Ne ris pas d'eux et ne pleure pas sur eux : oublie-les.

Ne te fie pas aux choses passées. Ne t'occupe point à construire de beaux cercueils pour les moments passés : songe à tuer les moments qui viendront.

Aie de la méfiance pour tous les cadavres.

N'embrasse pas les morts : car ils étouffent les vivants.

Aie pour les choses mortes le respect qu'on doit aux pierres à bâtir.

Ne souille pas tes mains le long des lignes usées. Purifie tes doigts dans des eaux nouvelles.

Souffle le souffle de ta bouche et n'aspire pas les haleines mortes.

Ne contemple point les vies passées

plus que ta vie passée. Ne collectionne point d'enveloppes vides.

Ne porte pas en toi de cimetière. Les morts donnent la pestilence.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai de tes actions.

Que toute coupe d'argile transmise s'effrite entre tes mains. Brise toute coupe où tu auras bu.

Souffle sur la lampe de vie que le coureur te tend. Car toute lampe ancienne est fumeuse.

Ne te lègue rien à toi-même, ni plaisir, ni douleur.

Ne sois l'esclave d'aucun vêtement, ni d'âme, ni de corps.

Ne frappe jamais avec la même face de la main.

Ne te mire pas dans la mort ; laisse emporter ton image dans l'eau qui court.

Fuis les ruines, et ne pleure pas parmi.

Quand tu quittes tes vêtements le soir, déshabille-toi de ton âme de la journée ; mets-toi à nu à tous les moments.

Toute satisfaction te semblera mortelle. Fouette-la en avant.

Ne digère pas les jours passés : nourris-toi des choses futures.

Ne confesse point les choses passées, car elles sont mortes ; con-

fesse devant toi les choses futures.

Ne descends pas cueillir les fleurs le long du chemin. Contente-toi de toute apparence. Mais quitte l'apparence, et ne te retourne pas.

Ne te retourne jamais : derrière toi accourt le halètement des flammes de Sodome, et tu serais changé en statue de larmes pétrifiées.

Ne regarde pas derrière toi. Ne regarde pas trop devant toi. Si tu regardes en toi, que tout soit blanc.

Ne t'étonne de rien par la comparaison du souvenir ; étonne-toi de tout par la nouveauté de l'ignorance.

Etonne-toi de toute chose ; car toute chose est différente dans la vie et semblable dans la mort.

Bâtis dans les différences ; détruis dans les similitudes.

Ne te dirige pas vers des permanences ; elles ne sont ni sur terre ni au ciel.

La raison étant permanente, tu la détruiras, et tu laisseras changer ta sensibilité.

Ne crains pas de te contredire : il n'y a point de contradiction dans le moment.

N'aime pas ta douleur ; car elle ne durera point.

Considère tes ongles qui poussent, et les petites écailles de ta peau qui tombent.

Sois oublieux de toutes choses.

Avec un poinçon acéré tu t'occuperas à tuer patiemment tes souvenirs comme l'ancien empereur tuait les mouches.

Ne fais pas durer ton bonheur du souvenir jusqu'à l'avenir.

Ne te souviens pas et ne prévois pas.

Ne dis pas : je travaille pour acquérir ; je travaille pour oublier. Sois oublieux de l'acquisition et du travail.

Lève - toi contre tout travail ; contre toute activité qui excède le moment, lève-toi.

Que ta marche n'aille pas d'un bout à un autre ; car il n'y a rien de tel ; mais que chacun de tes pas soit une projection redressée.

Tu effaceras avec ton pied gauche la trace de ton pied droit.

La main gauche doit ignorer ce que vient de faire la main droite.

Ne te connais pas toi-même.

Ne te préoccupe point de ta liberté : oublie-toi toi-même.

Et Monelle dit encore : Je te parlerai de mes paroles.

Les paroles sont des paroles tandis qu'elles sont parlées.

Les paroles conservées sont mortes et engendrent la pestilence.

Écoute mes paroles parlées et n'agis pas selon mes paroles écrites.

Ayant ainsi parlé dans la plaine, Monelle se tut et devint triste ; car elle devait rentrer dans la nuit.

Et elle me dit de loin :

Oublie-moi et je te serai rendue.

Et je regardai par la plaine et je vis se lever les sœurs de Monelle.

II

Les sœurs de Monelle

Les Crabes

LES CRABES

Par la petite haie qui entourait la maison grise d'éducation au sommet de la falaise, un bras d'enfant se tendit avec un paquet noué d'une faveur rose.

— Prends ça d'abord, dit une voix de fillette. Fais attention : ça se casse. Tu m'aideras après.

Une fine pluie tombait également sur les creux du rocher, la crique profonde, et criblait le remous des vagues au pied de la falaise. Le mousse qui épiait à la clôture s'avança et dit tout bas :

— Passe donc avant, dépêche-toi.

La fillette cria :

— Non, non, non! Je ne peux pas. Il faut cacher mon papier ; je veux emporter les affaires qui sont à moi. Egoïste ! égoïste ! va ! Tu vois bien que tu me fais mouiller !

Le mousse tourna la bouche et empoigna le petit paquet. Le papier trempé creva et dans la boue roulè-

rent des triangles de soie jaune et violette frappés de fleurs, des bandelettes de velours, un petit pantalon de poupée en batiste, un cœur d'or creux avec une charnière, et une bobine neuve de fil rouge. La fillette passa sur la haie ; elle se piqua les mains aux brindillons durs, et ses lèvres tremblèrent.

— Là, tu vois, dit-elle. Tu as été très entêté. Toutes mes choses sont gâtées.

Son nez remonta, ses sourcils se rapprochèrent, sa bouche se distendit, et elle se mit à pleurer :

— Laisse-moi, laisse-moi. Je ne veux plus de toi. Va-t'en. Tu me fais

pleurer. Je vais retourner avec Mademoiselle.

Puis elle ramassa tristement ses étoffes.

— Ma jolie bobine est perdue, dit-elle. Moi qui voulais broder la robe de Lili !

Par la poche horriblement ouverte de sa courte jupe on voyait une petite tête régulière de porcelaine avec une extraordinaire tignasse de cheveux blonds.

— Viens, lui souffla le mousse. Je suis sûr que ta Mademoiselle te cherche déjà.

Elle se laissa emmener en s'es-

suyant les yeux avec le revers d'une menotte tachée d'encre.

— Et quoi donc encore ce matin ? demanda le mousse. Hier tu ne voulais plus.

— Elle m'a battue avec son manche à balai, dit la fillette en serrant les lèvres. Battue et enfermée dans l'armoire à charbon, avec les araignées et les bêtes. Quand je reviendrai, je mettrai le balai dans son lit, je brûlerai sa maison avec le charbon et je la tuerai avec ses ciseaux. Oui. (Elle mit sa bouche en pointe.) Oh ! emmène-moi loin, que je ne la revoie plus. J'ai peur de son nez pincé et de ses lunettes. Je

me suis bien vengée avant de m'en aller. Figure-toi qu'elle avait le portrait de son papa et de sa maman, dans des choses de velours, sur la cheminée. Des vieux ; pas comme ma maman, à moi. Toi, tu ne peux pas savoir. Je les ai barbouillés avec du sel d'oseille. Ils seront affreux. C'est bien fait. Tu pourrais me répondre, au moins.

Le mousse levait les yeux sur la mer. Elle était sombre et brumeuse. Un rideau de pluie voilait toute la baie. On ne voyait plus les écueils ni les balises. Par moments le linceul humide tissé de gouttelettes filantes se trouait sur des paquets d'algues noires.

— On ne pourra pas marcher cette nuit, dit le mousse. Il faudra aller dans la cahute de la douane où il y a du foin.

— Je ne veux pas, c'est sale ! cria la fillette.

— Tout de même, dit le mousse, As-tu envie de revoir ta Mademoiselle ?

— Égoïste ! dit la fillette qui éclata en sanglots. Je ne savais pas que tu étais comme ça. Si j'avais su, mon Dieu ! moi qui ne te connaissais pas !

— Tu n'avais qu'à ne pas partir. Qui est-ce qui m'a appelé, l'autre matin, quand je passais sur la route ?

— Moi ? Oh ! le menteur ! Je ne serais pas partie si tu ne me l'avais pas dit. J'avais peur de toi. Je veux m'en aller. Je ne veux pas coucher dans du foin. Je veux mon lit.

— Tu es libre, dit le mousse.

Elle continua de marcher, en haussant les épaules. Après quelques instants :

— Si je veux bien, dit-elle, c'est parce que je suis mouillée, au moins.

La cahute s'étalait sur le versant de la mer, et les brins de chaume dressés dans la terre du toit ruisselaient silencieusement. Ils poussè-

rent la planche à l'entrée. Au fond était une sorte d'alcôve, faite avec des couvercles de caisses et remplie de foin.

La fillette s'assit. Le mousse lui enveloppa les pieds et les jambes d'herbe sèche.

— Ça pique, dit-elle.

— Ça réchauffe, dit le mousse.

Il s'assit près de la porte et guetta le temps. L'humidité le faisait grelotter faiblement.

— Tu n'as pas froid, au moins ! dit la fillette. Après, tu seras malade, et qu'est-ce que je ferai, moi !

Le mousse secoua la tête. Ils restèrent sans parler. Malgré le ciel

couvert, on éprouvait le crépuscule.

— J'ai faim, dit la fillette. Ce soir il y a de l'oie rôtie avec des marrons chez Mademoiselle. Oh ! Tu n'as pensé à rien, toi. J'avais emporté des croûtes. Elles sont en bouillie. Tiens !

Elle tendit la main. Ses doigts étaient collés dans une panade froide.

— Je vais chercher des crabes, dit le mousse. Il y en a au bout des Pierres-Noires. Je prendrai la barque de la douane, en bas.

— J'aurai peur, toute seule.

— Tu ne veux pas manger ?

Elle ne répondit rien.

Le mousse secoua les brindilles collées à sa vareuse et se glissa dehors. La pluie grise l'enveloppa. Elle entendit ses pas sucés dans la boue.

Puis il y eut des rafales, et le grand silence rythmé de l'averse. L'ombre vint, plus forte et plus triste. L'heure du dîner chez Mademoiselle était passée. L'heure du coucher était passée. Là-bas, sous les lampes d'huile suspendues, tout le monde dormait dans les lits blancs bordés. Quelques mouettes crièrent la tempête. Le vent tourbillonna et les lames canonnèrent dans les

grands trous de la falaise. Dans l'attente de son dîner la fillette s'endormit, puis se réveilla. Le mousse devait jouer avec les crabes. Quel égoïste ! Elle savait bien que les bateaux flottent toujours sur l'eau. Les gens se noient quand ils n'ont pas de bateau.

— Il sera bien attrapé, quand il verra que je dors, se dit-elle. Je ne lui répondrai pas un mot, je ferai semblant. Ce sera bien fait.

Vers le milieu de la nuit elle se trouva sous le feu d'une lanterne. Un homme à caban pointu venait de la découvrir, blottie comme une

souris. Sa figure était luisante d'eau et de lumière...

— Où est la barque ? dit-il.

Et elle s'écria, dépitée :

— Oh ! j'étais sûre ! il ne m'a pas trouvé de crabes et il a perdu le bateau !

La petite femme de Barbe-Bleue

LA PETITE FEMME DE BARBE-BLEUE

— Terrible, ça, dit la fillette, parce que ça saigne du sang blanc.

Elle incisait avec ses ongles des têtes vertes de pavots. Son petit camarade la regardait paisiblement. Ils avaient joué aux brigands parmi les marronniers, bombardé les roses avec des marrons frais, décapu-

chonné des glands nouveaux, posé le jeune chat qui miaulait sur les planches de la palissade. Le fond du jardin obscur, où montait un arbre fourchu, avait été l'île de Robinson. Une pomme d'arrosoir avait servi de conque guerrière pour l'attaque des sauvages. Des herbes à tête longue et noire, faites prisonnières, avaient été décapitées. Quelques cétoines bleues et vertes, capturées à la chasse , soulevaient lourdement leurs élytres dans le seau du puits. Ils avaient raviné le sable des allées, à force d'y faire passer des armées, avec des bâtons de parade. Maintenant, ils venaient de donner l'assaut

à un tertre herbu de la prairie. Le soleil couchant les enveloppait d'une glorieuse lumière.

Ils s'établirent sur les positions conquises, un peu las, et admirèrent les lointaines brumes cramoisies de l'automne.

— Si j'étais Robinson, dit-il, et toi Vendredi, et s'il y avait une grande plage en bas, nous irions chercher des pieds de cannibales dans le sable.

Elle réfléchit et demanda :

— Est-ce que Robinson battait Vendredi pour se faire obéir?

— Je ne me rappelle plus, dit-il; mais ils ont battu les vilains vieux

Espagnols, et les sauvages du pays de Vendredi.

— Je n'aime pas ces histoires, dit-elle : ce sont des jeux de garçon. Il va faire nuit. Si nous jouions à des contes : nous aurions peur pour de vrai.

— Pour de vrai?

— Tiens, crois-tu donc que la maison de l'Ogre, avec ses longues dents, ne vient pas tous les soirs au fond du bois ?

Il la considéra et fit claquer ses màchoires :

— Et quand il a mangé les sept petites princesses, ça a fait *gnam*, *gnam*, *gnam*.

— Non, pas ça, dit-elle ; on ne peut être que l'Ogre ou le Petit Poucet. Personne ne sait le nom des petites princesses. Si tu veux, je vais faire la Belle qui dort dans son château, et tu viendras me réveiller. Il faudra m'embrasser très fort. Les princes embrassent terriblement, tu sais.

Il se sentit timide, et répondit :

— Je crois qu'il est trop tard pour dormir dans l'herbe. La Belle était sur son lit, dans un château entouré d'épines et de fleurs.

— Alors jouons à Barbe-Bleue, dit-elle. Je vais être ta femme et tu me défendras d'entrer dans la

petite chambre. Commence : tu viens pour m'épouser. « Monsieur, je ne sais... Vos six femmes ont disparu d'une façon mystérieuse. Il est vrai que vous avez une belle et grande barbe bleue, et que vous demeurez dans un splendide château. Vous ne me ferez pas de mal, jamais, jamais ? »

Elle l'implora du regard.

— Là, maintenant, tu m'as demandée en mariage, et mes parents ont bien voulu. Nous sommes mariés. Donne-moi toutes les clefs. « Et qu'est-ce que c'est que cette jolie toute petite-là ? » Tu vas faire la grosse voix pour me défendre d'ouvrir.

Là, maintenant, tu t'en vas et je désobéis tout de suite. « Oh ! l'horreur ! six femmes assassinées ! » Je m'évanouis, et tu arrives pour me soutenir. Voilà. Tu reviens en Barbe-Bleue. Fais la grosse voix. « Monseigneur, voici toutes les clefs que vous m'aviez confiées. » Tu me demandes où est la petite clef. « Monseigneur, je ne sais : je n'y ai pas touché. » Crie. « Monseigneur, pardonnez-moi, la voici : elle était tout au fond de ma poche. »

Alors tu vas regarder la clef. Il y avait du sang sur la clef?

— Oui, dit-il, une tache de sang.

— Je me rappelle, dit-elle. Je

l'ai frottée, frottée, mais je n'ai pas pu l'ôter. C'était le sang des six femmes ?

— Des six femmes.

— Il les avait toutes tuées, hein, parce qu'elles entraient dans la petite chambre ? Comment les tuait-il ? Il leur coupait la gorge, et il les suspendait dans le cabinet noir ? Et le sang coulait par leurs pieds jusque sur le plancher ? C'était du sang très rouge, rouge noir, pas comme le sang des pavots quand je les griffe. On vous fait mettre à genoux, pour vous couper la gorge, pas ?

— Je crois qu'il faut se mettre à genoux, dit-il.

— Ça va être très amusant, dit-elle. Mais tu me couperas la gorge comme pour de vrai?

— Oui, mais, dit-il, Barbe-Bleue n'a pas pu la tuer.

— Ça ne fait rien, dit-elle. Pourquoi Barbe-Bleue n'a-t-il pas coupé la tête de sa femme ?

— Parce que ses frères sont venus.

— Elle avait peur, pas ?

— Très peur.

— Elle criait ?

— Elle appelait sœur Anne.

— Moi, je n'aurais pas crié.

— Oui mais, dit-il, Barbe-Bleue aurait eu le temps de te tuer.

Sœur Anne était sur la tour, pour regarder l'herbe qui verdoie. Ses frères, qui étaient des mousquetaires très forts, sont arrivés au grand galop de leurs chevaux.

— Je ne veux pas jouer comme ça, dit la fillette. Ça m'ennuie. Puisque je n'ai pas de sœur Anne, voyons.

Elle se tourna gentiment vers lui :

— Puisque mes frères ne viendront pas, dit-elle, il faut me tuer, mon petit Barbe-Bleue, me tuer bien fort, bien fort !

Elle se mit à genoux. Il saisit ses cheveux, les ramena en avant, et leva la main.

Lente, les yeux clos et les cils frémissants, le coin des lèvres agité par un sourire nerveux, elle tendait le duvet de sa nuque, son cou, et ses épaules voluptueusement rentrées au tranchant cruel du sabre de Barbe-Bleue...

— Ou... ouh! cria-t-elle, ça va me faire mal!

La fille du Moulin

LA FILLE DU MOULIN

— Madge !

La voix monta par l'ouverture carrée du plancher. Une énorme vis de chêne poli traversait le toit rond et tournait avec un son rauque. La grande aile de toile grise clouée sur son squelette de bois s'envolait devant la lucarne parmi la poussière

de soleil. Au-dessous, deux bêtes de pierre semblaient lutter régulièrement, tandis que le moulin ahannait et tremblait sur sa base. Toutes les cinq secondes, une ombre longue et droite coupait la petite chambre. L'échelle qui montait jusqu'au faîte intérieur était poudrée de farine.

— Madge, viens-tu ? reprit la voix.

Madge avait appuyé sa main contre la vis de chêne. Un frottement continu lui chatouillait la peau, tandis qu'elle regardait, un peu penchée, la campagne plate. Le tertre du moulin s'y arrondissait comme une tête rasée. Les ailes tournantes

frôlaient presque l'herbe courte où leurs images noires se poursuivaient sans jamais s'atteindre. Tant d'ânes semblaient avoir gratté leurs dos au ventre du mur faiblement cimenté que le crépi laissait voir les taches grises des pierres. Au bas du monticule un sentier, creusé d'ornières desséchées, s'inclinait jusque vers le large étang où se trempaient des feuilles rouges.

— Madge, on s'en va ! cria encore la voix.

— Eh bien, allez-vous-en, dit Madge tout bas.

La petite porte du moulin grinça. Elle vit trembler les deux oreilles

de l'âne qui tâtait l'herbe du sabot, avec précaution. Un gros sac était affaissé sur son bât. Le vieux meunier et son garçon piquaient le derrière de l'animal. Ils descendirent tous par le chemin creux. Madge resta seule, sa tête passée dans la lucarne.

Comme ses parents l'avaient trouvée un soir, étendue dans son lit à plat ventre, la bouche pleine de sable et de charbon, ils avaient consulté des médecins. Leur avis fut d'envoyer Madge à la campagne, et de lui fatiguer les jambes, le dos et les bras. Mais depuis qu'elle était au

moulin, elle s'enfuyait dès l'aurore sous le petit toit, d'où elle considérait l'ombre tournoyante des ailes.

Tout à coup elle frémit de la pointe des cheveux aux talons. Quelqu'un avait soulevé le loquet de la porte.

— Qui est là ? demanda Madge par l'ouverture carrée.

Et elle entendit une faible voix :

— Si l'on pouvait avoir un peu à boire : j'ai bien soif.

Madge regarda à travers les échelons. C'était un vieux mendiant de campagne. Il avait un pain dans son bissac.

— Il a du pain, se dit Madge ; c'est dommage qu'il n'ait pas faim.

Elle aimait les mendiants, comme les crapauds, les limaces, et les cimetières, avec une certaine horreur.

Elle cria :

— Attendez un peu !

Puis descendit l'échelle, la face en avant. Quand elle fut en bas :

— Vous êtes bien vieux, dit-elle — et vous avez si soif ?

— Oh ! oui, ma bonne petite demoiselle, dit le vieil homme.

— Les mendiants ont faim, reprit Madge avec résolution. Moi j'aime le plâtre. Tenez.

Elle arracha une croûte blanche

de la muraille et la mâcha. Puis elle dit :

— Tout le monde est sorti. Je n'ai pas de verre. Il y a la pompe.

Elle lui montra le manche recourbé. Le vieux mendiant se pencha. Tandis qu'il aspirait le jet, la bouche au tuyau, Madge tira subtilement le pain de son bissac et l'enfonça dans un tas de farine.

Quand il se retourna, les yeux de Madge dansaient.

— Par là, dit-elle, il y a le grand étang. Les pauvres peuvent y boire.

— Nous ne sommes pas des bêtes, dit le vieil homme.

— Non, reprit Madge, mais vous

êtes malheureux. Si vous avez faim, je vais voler un peu de farine et je vous en donnerai. Avec l'eau de l'étang, ce soir, vous pourrez faire de la pâte.

— De la pâte crue ! dit le mendiant. On m'a donné un pain, merci bien, mademoiselle.

— Et que feriez-vous, si vous n'aviez pas de pain ? Moi, si j'étais aussi vieille, je me noierais. Les noyés doivent être très heureux. Ils doivent être beaux. Je vous plains beaucoup, mon pauvre homme.

— Dieu soit avec vous, bonne demoiselle, dit le vieil homme. Je suis bien las.

— Et vous aurez faim ce soir, lui cria Madge, pendant qu'il descendait la pente du tertre. N'est-ce pas, brave homme, vous aurez faim ? Il faudra manger votre pain. Il faudra le tremper dans l'eau de l'étang, si vos dents sont mauvaises. L'étang est très profond.

Madge écouta jusqu'à ne plus entendre le bruit de ses pas. Elle tira doucement le pain de la farine, et le regarda. C'était une miche noire de village, maintenant tachée de blanc.

— Pouah ! dit-elle. Si j'étais pauvre, je volerais du pain blond dans les belles boulangeries.

Quand le maître meunier rentra, Madge était couchée sur le dos, la tête dans la mouture. Elle serrait la miche sur sa taille, avec les deux mains ; et, les yeux proéminents, les joues gonflées, un bout de langue violette entre les dents serrées, elle tâchait d'imiter l'image qu'elle se faisait d'une personne noyée.

Après qu'on eut mangé la soupe :

— Maître, dit Madge, n'est-ce pas qu'autrefois, il y a longtemps, longtemps, vivait dans ce moulin un géant énorme, qui faisait son pain avec des os d'hommes morts ?

Le meunier dit :

— C'est des contes. Mais sous

la colline, il y a des chambres de pierre qu'une société a voulu m'acheter, pour fouiller. Plus souvent je démolirais mon moulin. Ils n'ont qu'à ouvrir les vieilles tombes, dans leurs villes. Elles pourrissent assez.

— Ça devait craquer, hein, des os de morts, dit Madge. Plus que votre blé, maître ! Et le géant faisait du très bon pain avec, très bon ; et il le mangeait — oui, il le mangeait.

Le garçon Jean haussa les épaules. L'ahan du moulin s'était tu. Le vent n'enflait plus les ailes. Les deux bêtes circulaires de pierre avaient

cessé de lutter. L'une pesait sur l'autre, silencieusement.

— Jean m'a dit dans le temps, maître, reprit encore Madge, qu'on peut retrouver les noyés avec un pain où on a mis du vif-argent. On fait un petit trou dans la croûte et on verse. On jette le pain à l'eau, et il s'arrête juste sur le noyé.

— Est-ce que je sais, dit le meunier. C'est pas des occupations de jeunes demoiselles. En voilà des histoires, Jean !

— C'est mademoiselle Madge qui m'a demandé, répondit le garçon.

— Moi je mettrais du plomb de chasse, dit Madge. Il n'y a pas de

vif-argent ici. Peut-être qu'on trouverait des noyés dans l'étang.

Devant la porte, elle attendit le crépuscule, son pain sous son tablier, du petit plomb serré dans le poing. Le mendiant devait avoir eu faim. Il s'était noyé dans l'étang. Elle ferait revenir son corps, et, comme le géant, elle pourrait moudre de la farine et pétrir de la pâte avec des os d'homme mort.

Bargette

BARGETTE

A la jonction de ces deux canaux, il y avait une écluse haute et noire ; l'eau dormante était verte jusqu'à l'ombre des murailles; contre la cabane de l'éclusier, en planches goudronnées, sans une fleur, les volets battaient sous le vent; par la porte mi-ouverte, on voyait la mince

figure pâle d'une petite fille, les cheveux éparpillés, la robe ramenée entre les jambes. Des orties s'abaissaient et se levaient sur la marge du canal ; il y avait une volée de graines ailées du bas automne, et de petites bouffées de poussière blanche. La cabane semblait vide ; la campagne était morne ; une bande d'herbe jaunâtre se perdait à l'horizon.

Comme la courte lumière du jour défaillait, on entendit le souffle du petit remorqueur. Il parut au delà de l'écluse, avec le visage taché de charbon du chauffeur qui regardait indolemment par sa porte de tôle ;

et à l'arrière une chaîne se déroulait dans l'eau. Puis venait, flottante et paisible, une barge brune, large et aplatie ; elle portait au milieu une maisonnette blanchement tenue, dont les petites vitres était rondes et rissolées ; des volubilis rouges et jaunes rampaient autour des fenêtres, et sur les deux côtés du seuil il y avait des auges de bois pleines de terre avec des muguets, du réséda et des géraniums.

Un homme, qui faisait claquer une blouse trempée sur le bord de la barge, dit à celui qui tenait la gaffe :

— Mahot, veux-tu casser la croûte en attendant l'écluse ?

— Ça va, répondit Mahot.

Il rangea la gaffe, enjamba une pile creuse de corde roulée, et s'assit entre les deux auges de fleurs. Son compagnon lui frappa sur l'épaule, entra dans la maisonnette blanche, et rapporta un paquet de papier gras, une miche longue et un cruchon de terre. Le vent fit sauter l'enveloppe huileuse sur les touffes de muguet. Mahot la reprit et la jeta vers l'écluse. Elle vola entre les pieds de la petite fille.

— Bon appétit, là-haut, cria l'homme ; nous autres, on dîne.

Il ajouta :

— L'Indien, pour vous servir, ma payse. Tu pourras dire aux copains que nous avons passé par là.

— Es-tu blagueur, Indien, dit Mahot. Laisse donc cette jeunesse. C'est parce qu'il a la peau brune, mademoiselle ; nous l'appelons comme ça sur les chalands.

Et une petite voix fluette leur répondit :

— Où allez-vous, la barge ?

— On mène du charbon dans le Midi, cria l'Indien.

— Où il y a du soleil ? dit la petite voix.

— Tant que ça a tanné le cuir au vieux, répondit Mahot.

Et la petite voix reprit, après un silence :

— Voulez-vous me prendre avec vous, la barge ?

Mahot s'arrêta de mâcher sa liche. L'Indien posa le cruchon pour rire.

— Voyez donc — *la barge !* dit Mahot. Mademoiselle Bargette ! Et ton écluse ? On verra ça demain matin. Le papa ne serait pas content.

— On se fait donc vieux dans le patelin ? demanda l'Indien.

La petite voix ne dit plus rien, et la mince figure pâle rentra dans la cabane.

La nuit ferma les murailles du

canal. L'eau verte monta le long des portes d'écluse. On ne voyait plus que la lueur d'une chandelle derrière les rideaux rouges et blancs, dans la maisonnette. Il y eut des clapotis réguliers contre la quille, et la barge se balançait en s'élevant. Un peu avant l'aube, les gonds grincèrent avec un roulement de chaîne et l'écluse s'ouvrant, le bateau flotta plus loin, traîné par le petit remorqueur au souffle épuisé. Comme les vitres rondes reflétaient les premières nuées rouges, la barge avait quitté cette campagne morne, où le vent froid souffle sur les orties.

L'Indien et Mahot furent réveillés

par le gazouillis tendre d'une flûte qui parlerait et de petits coups piqués aux vitres.

— Les moineaux ont eu froid, cette nuit, vieux, dit Mahot.

— Non, dit l'Indien, c'est une moinette ; la gosse de l'écluse. Elle est là, parole d'honneur. Mince !

Ils ne se tinrent pas de sourire. La petite fille était rouge d'aurore, et elle dit de sa voix menue :

— Vous m'aviez permis de venir demain matin. Nous sommes demain matin. Je vais avec vous dans le soleil.

— Dans le soleil ? dit Mahot.

— Oui, reprit la petite. Je sais. Où

il y a des mouches vertes et des mouches bleues, qui éclairent la nuit ; où il y a des oiseaux grands comme l'ongle qui vivent sur les fleurs ; où les raisins montent après les arbres ; où il y a du pain dans les branches et du lait dans les noix, et des grenouilles qui aboient comme les gros chiens et des... choses... qui vont dans l'eau, des... citrouilles — non — des bêtes qui rentrent leurs têtes dans une coquille. On les met sur le dos. On fait de la soupe avec. Des... citrouilles. Non... je ne sais plus... aidez-moi.

— Le diable m'emporte, dit Mahot. Des tortues peut-être ?

— Oui, dit la petite fille. Des... tortues.

— Pas tout ça, dit Mahot. Et ton papa ?

— C'est papa qui m'a appris.

— Trop fort, dit l'Indien. Appris quoi ?

— Tout ce que je dis, les mouches qui éclairent, les oiseaux et les... citrouilles. Allez, papa était marin avant d'ouvrir l'écluse. Mais papa est vieux. Il pleut toujours chez nous. Il n'y a que des mauvaises plantes. Vous ne savez pas ? J'avais voulu faire un jardin, un beau jardin dans notre maison. Dehors, il y a trop de vent. J'aurais enlevé les planches

du parquet, au milieu ; j'aurais mis de la bonne terre, et puis de l'herbe, et puis des roses, et puis des fleurs rouges qui se ferment la nuit, avec de beaux petits oiseaux, des rossignols, des bruants, et des linots pour causer. Papa m'a défendu. Il m'a dit que ça abîmerait la maison et que ça donnerait de l'humidité. Alors je n'ai pas voulu d'humidité. Alors je viens avec vous pour aller là-bas.

La barque flottait doucement. Sur les rives du canal, les arbres fuyaient à la file. L'écluse était loin. On ne pouvait virer de bord. Le remorqueur sifflait en avant.

— Mais tu ne verras rien, dit Mahot. Nous n'allons pas en mer. Jamais nous ne trouverons tes mouches, ni tes oiseaux, ni tes grenouilles. Il y aura un peu plus de soleil — voilà tout. — Pas vrai, l'Indien ?

— Pour sûr, dit-il.

— Pour sûr ? répéta la petite fille. Menteurs ! Je sais bien, allez.

L'Indien haussa les épaules.

— Faut pas mourir de faim, dit-il, tout de même. Viens manger ta soupe, Bargette.

Et elle garda ce nom. Par les canaux gris et verts, froids et tièdes,

elle leur tint compagnie sur la barge, attendant le pays des miracles. La barge longea les champs bruns, avec leurs pousses délicates : et les arbrisseaux maigres commencèrent à remuer leurs feuilles ; et les moissons jaunirent, et les coquelicots se tendirent comme des coupelles rouges vers les nuages. Mais Bargette ne devint pas gaie avec l'été. Assise entre les auges de fleurs, tandis que l'Indien ou Mahot menaient la gaffe, elle pensait qu'on l'avait trompée. Car bien que le soleil jetât ses ronds joyeux sur le plancher par les petites vitres rissolées, malgré les martins-pêcheurs qui croisaient sur l'eau, et

les hirondelles qui secouaient leur bec mouillé, elle n'avait pas vu ses oiseaux qui vivent sur les fleurs, ni le raisin qui montait aux arbres, ni les grosses noix pleines de lait, ni les grenouilles pareilles à des chiens.

La barge était arrivée dans le Midi. Les maisons sur les bords du canal étaient feuillues et fleuries. Les portes étaient couronnées de tomates rouges, et il y avait des rideaux de piments enfilés aux fenêtres.

— C'est tout, dit un jour Mahot. On va bientôt débarquer le charbon et revenir. Le papa sera content, hein ?

Bargette secoua la tête.

Et le matin, le bateau étant à l'amarre, ils entendirent encore des coups menus piqués aux vitres rondes :

— Menteurs ! cria une voix fluette.

L'Indien et Mahot sortirent de la petite maison. Une mince figure pâle se tourna vers eux, sur la rive du canal ; et Bargette leur cria de nouveau, s'enfuyant derrière la côte :

— Menteurs ! Vous êtes tous des menteurs !

Universitas
BIBLIOTHECA

Bûchette

BUCHETTE

Le père de Bûchette la menait au bois dès le point du jour, et elle restait assise près de lui, tandis qu'il abattait les arbres. Bûchette voyait la hache s'enfoncer et faire voler d'abord de maigres copeaux d'écorce ; souvent les mousses grises venaient ramper sur sa figure. « Gare ! »

criait le père de Bûchette, quand l'arbre s'inclinait avec un craquement qui semblait souterrain. Elle était un peu triste devant le monstre allongé dans la clairière, avec ses branches meurtries et ses rameaux blessés. Le soir, un cercle rougeâtre de meules de charbon s'allumait dans l'ombre. Bûchette savait l'heure où il fallait ouvrir le panier de jonc pour tendre à son père la cruche de grès et le morceau de pain brun. Il s'étendait parmi les branchilles éclatées pour mâcher lentement. Bûchette mangeait la soupe au retour. Elle courait autour des arbres marqués, et si son père ne la regardait

pas, elle se cachait pour faire : « Hou ! »

Il y avait là une caverne noire qu'on appelait Sainte-Marie-Gueule-de-Loup, pleine de ronces et sonore d'échos. Haussée sur la pointe des pieds, Bûchette la considérait de loin.

Un matin d'automne, les cimes fanées de la forêt encore brûlantes d'aurore, Bûchette vit tressaillir une chose verte devant la Gueule-de-Loup. Cette chose avait des bras et des jambes, et la tête semblait d'une petite fille âgée autant que Bûchette elle-même.

D'abord Bûchette eut peur d'ap-

procher. Elle n'osait même pas appeler son père. Elle pensait que c'était là une des personnes qui répondaient dans la Gueule-de-Loup, lorsqu'on y parlait fort. Elle ferma les yeux, craignant de remuer et d'attirer quelque attaque sinistre. Et, penchant la tête, elle entendit un sanglot qui venait de par là. Cette étrange petite fille verte pleurait. Alors Bûchette rouvrit les yeux, et elle eut de la peine. Car elle voyait la figure verte, douce et triste, mouillée de larmes, et deux petites mains vertes nerveuses se pressaient sur la gorge de la fillette extraordinaire.

— Elle est peut-être tombée dans de mauvaises feuilles, qui déteignent, se dit Bùchette.

Et, courageuse, elle traversa des fougères hérissées de crochets et de vrilles, jusqu'à toucher presque la singulière figure. Des petits bras verdoyants s'allongèrent vers Bûchette parmi les ronces flétries.

— Elle est pareille à moi, se dit Bùchette, mais elle a une drôle de couleur.

La créature verte pleurante était demi-vètue par une sorte de tunique faite de feuilles cousues. C'était vraiment une petite fille, qui avait la teinte d'une plante sauvage. Bû-

chette imaginait que ses pieds étaient enracinés en terre. Mais elle les remuait très lestement.

Bûchette lui caressa les cheveux et lui prit la main. Elle se laissa emmener, toujours pleurante. Elle semblait ne pas savoir parler.

— Hélas, mon Dieu ! Une diablesse verte ! cria le père de Bûchette, quand il la vit venir. — D'où arrives-tu, petite, pourquoi es-tu verte ? Tu ne sais pas répondre ?

On ne pouvait savoir si la fille verte avait entendu. « Peut-être qu'elle a faim, » dit-il. Et il lui offrit le pain et la cruche. Elle tourna le pain dans ses mains et le jeta par

terre ; elle secoua la cruche pour écouter le bruit du vin.

Bùchette pria son père de ne pas laisser cette pauvre créature dans la forêt, pendant la nuit. Les meules de charbon brillèrent une à une, au crépuscule, et la fille verte regardait les feux en tremblant. Quand elle entra dans la petite maison, elle s'enfuit devant la lumière. Elle ne put s'accoutumer aux flammes, et poussait un cri, chaque fois qu'on allumait la chandelle.

En la voyant, la mère de Bùchette fit le signe de croix. « Dieu m'aide, dit-elle, si c'est un démon ; mais ce n'est point une chrétienne. »

Cette fille verte ne voulut toucher ni le pain, ni le sel, ni le vin, d'où il paraissait clairement qu'elle ne pouvait avoir été baptisée, ni présentée à la communion. Le curé fut averti, et il passait le seuil dans le moment où Bûchette offrait à la créature des fèves en gousse.

Elle parut très joyeuse, et se mit à fendre aussitôt la tige avec ses ongles, pensant trouver les fèves à l'intérieur. Et, déçue, elle se remit à pleurer, jusqu'à ce que Bûchette lui eût ouvert une gousse. Alors elle grignota les fèves en regardant le prêtre.

Quoiqu'on fît venir le maître

d'école, on ne put lui faire entendre une parole humaine, ni prononcer un son articulé. Elle pleurait, riait, ou poussait des cris.

Le curé l'examina fort soigneusement, mais ne put découvrir sur son corps aucune marque du démon. Le dimanche suivant, on la conduisit à l'église, où elle ne manifesta point de signes d'inquiétude, sinon qu'elle gémit quand elle fut mouillée d'eau bénite. Mais elle ne recula pas devant l'image de la croix, et, passant ses mains sur les saintes plaies et les déchirures d'épines, elle parut affligée.

Les gens du village en eurent

grande curiosité ; quelques-uns de la crainte ; et, malgré l'avis du curé, on parla d'elle comme de la « diablesse verte ».

Elle ne se nourrissait que de graines et de fruits ; et toutes les fois qu'on lui présentait les épis ou les rameaux, elle fendait la tige ou le bois, et pleurait de désappointement. Bûchette ne parvint point à lui apprendre en quel endroit il fallait chercher les grains de blé ou les cerises, et sa déception était toujours semblable.

Par imitation elle put bientôt porter du bois, de l'eau, balayer, essuyer et même coudre, bien qu'elle maniât la toile avec une certaine ré-

pulsion. Mais elle ne se résigna jamais à faire le feu, ou même à s'approcher de l'âtre.

Cependant Bûchette grandissait, et ses parents voulurent la mettre en service. Elle prit du chagrin, et le soir, sous les draps, elle sanglotait doucement. La fille verte regardait piteusement sa petite amie. Elle fixait les prunelles de Bûchette, le matin, et ses propres yeux se remplissaient de larmes. Puis la nuit, quand Bûchette pleura, elle sentit une main douce qui lui caressait les cheveux, une bouche fraîche sur sa joue.

Le terme s'approchait où Bûchette devait entrer en servitude. Elle sanglotait maintenant, presque aussi lamentable que la créature verte, le jour où on l'avait trouvée abandonnée devant la Gueule-de-Loup.

Et le dernier soir, quand le père et la mère de Bûchette furent endormis, la fille verte caressa les cheveux de la pleureuse et lui prit la main. Elle ouvrit la porte, et allongea le bras dans la nuit. De même que Bûchette l'avait conduite autrefois vers les maisons des hommes, elle l'emmena par la main vers la liberté inconnue.

Jeanie

JEANIE

L'amoureux de Jeanie était devenu matelot, et elle était seule, toute seule. Elle écrivit une lettre et la scella de son petit doigt, et la jeta dans la rivière, parmi les longues herbes rouges. Ainsi elle irait jusqu'à l'Océan. Jeanie ne savait pas vraiment écrire ; mais son amou-

reux devait comprendre, puisque la lettre était d'amour. Et elle attendit longtemps la réponse, venue de la mer ; et la réponse ne vint pas. Il n'y avait pas de rivière pour couler de lui jusqu'à Jeanie.

Et un jour Jeanie partit à la recherche de son amoureux. Elle regardait les fleurs d'eau et leurs tiges penchées ; et toutes les fleurs s'inclinaient vers lui. Et Jeanie disait en marchant : « Sur la mer il y a un bateau — dans le bateau il y a une chambre — dans la chambre il y a une cage — dans la cage il y a un oiseau — dans l'oiseau il y a un cœur — dans le cœur il y a

une lettre — dans la lettre il y a écrit : J'AIME JEANIE. — J'aime Jeanie est dans la lettre, la lettre est dans le cœur, le cœur est dans l'oiseau, l'oiseau est dans la cage, la cage est dans la chambre, la chambre est dans le bateau, le bateau est très loin sur la grande mer. »

Et comme Jeanie ne craignait pas les hommes, les meuniers poussiéreux, la voyant simple et douce, l'anneau d'or au doigt, lui offraient du pain et lui permettaient de coucher parmi les sacs de farine, avec un baiser blanc.

Ainsi, elle traversa son pays de rochers fauves, et la contrée des

basses forêts, et les prairies plates qui entourent le fleuve près des cités. Beaucoup de ceux qui hébergeaient Jeanie lui donnaient des baisers ; mais elle ne les rendait jamais — car les baisers infidèles que rendent les amantes sont marqués sur leurs joues avec des traces de sang.

Elle parvint dans la ville maritime où son amoureux s'était embarqué. Sur le port, elle chercha le nom de son navire, mais elle ne put le trouver : car le navire avait été envoyé dans la mer d'Amérique, pensa Jeanie.

Des rues noires obliques descen-

daient aux quais des hauteurs de la ville. Certaines étaient pavées, avec un ruisseau dans le milieu ; d'autres n'étaient que d'étroits escaliers faits de dalles anciennes.

Jeanie aperçut des maisons peintes en jaune et en bleu, avec des têtes de négresse et des images d'oiseaux à bec rouge. Le soir de grosses lanternes se balancèrent devant les portes. On y voyait entrer des hommes qui paraissaient ivres.

Jeanie pensa que c'étaient les hôtelleries des matelots revenant du pays des femmes noires et des oiseaux de couleur. Et elle eut un grand désir d'attendre son amou-

reux dans une telle hôtellerie, qui avait peut-être l'odeur du lointain Océan.

Levant la tête, elle vit des figures blanches de femmes, appuyées aux fenêtres grillées, où elles prenaient un peu de fraîcheur. Jeanie poussa une double porte, et se trouva dans une salle carrelée, parmi des femmes demi-nues, avec des robes roses. Au fond de l'ombre chaude un perroquet faisait mouvoir lentement ses paupières. Il y avait encore un peu de mousse dans trois gros verres étranglés, sur la table.

Quatre femmes entourèrent Jeanie en riant, et elle en aperçut une

autre vêtue d'étoffe sombre, qui cousait dans une petite loge.

— Elle est de la campagne, dit une des femmes.

— Chut ! dit une autre, faut rien dire.

Et toutes ensemble lui crièrent :

— Veux-tu boire, mignonne ?

Jeanie se laissa embrasser, et but dans un des verres étranglés. Une grosse femme vit l'anneau.

— Vous parlez, et c'est marié !

Toutes ensemble reprirent :

— T'es mariée, mignonne ?

Jeanie rougit, car elle ne savait si elle était vraiment mariée, ni comment on devait répondre.

— Je les connais, ces mariées, dit une femme. Moi aussi, quand j'étais petite, quand j'avais sept ans, je n'avais pas de jupon. Je suis allée toute nue au bois pour bâtir mon église — et tous les petits oiseaux m'aidaient à travailler ! Il y avait le vautour, pour arracher la pierre, et le pigeon, avec son gros bec pour la tailler, et le bouvreuil pour jouer de l'orgue. Voilà mon église de noces et ma messe.

— Mais cette mignonne a son alliance, pas ? dit la grosse femme.

Et toutes ensemble crièrent :

— Vrai, une alliance ?

Alors elles embrassèrent Jeanie

l'une après l'autre, et la caressèrent, et la firent boire, et on parvint à faire sourire la dame qui cousait dans la petite loge.

Cependant un violon jouait devant la porte et Jeanie s'était endormie. Deux femmes la portèrent doucement sur un lit, dans une chambrette, par un petit escalier.

Puis toutes ensemble dirent :

— Faut lui donner quelque chose. Mais quoi ?

Le perroquet se réveilla et jabota.

— Je vas vous dire, expliqua la grosse.

Et elle parla longuement à voix

basse. Une des femmes s'essuya les yeux.

— C'est vrai, dit-elle, nous n'en avons pas eu ; ça nous portera bonheur.

— Pas ? elle pour nous quatre, dit une autre.

— On va demander à Madame de nous permettre, dit la grosse.

Et le lendemain, quand Jeanie s'en alla, elle avait à chaque doigt de sa main gauche un anneau d'alliance. Son amoureux était bien loin ; mais elle frapperait à son cœur, pour y rentrer, avec ses cinq anneaux d'or.

Ilsée

ILSÉE

Sitôt qu'elle fut assez haute, Ilsée eut coutume d'aller tous les matins devant sa glace et de dire : « Bonjour, ma petite Ilsée. » Puis elle baisait le verre froid et fronçait les lèvres. L'image semblait venir seulement. Elle était très loin, en réalité. L'autre Ilsée, plus pâle, qui

se levait des profondeurs du miroir, était une prisonnière à la bouche gelée. Ilsée la plaignait, car elle paraissait triste et cruelle. Son sourire matinal était comme une aube blême encore teinte de l'horreur nocturne.

Cependant Ilsée l'aimait et lui parlait : « Personne ne te dit bonjour, pauvre petite Ilsée. Embrasse-moi, tiens. Nous irons nous promener aujourd'hui, Ilsée. Mon amoureux viendra nous chercher. Viens-t'en. » Ilsée se détournait, et l'autre Ilsée, mélancolique, s'enfuyait vers l'ombre lumineuse.

Ilsée lui montrait ses poupées et ses robes. « Joue avec moi. Habille-

toi avec moi. » L'autre Ilsée, jalouse, élevait aussi vers Ilsée des poupées plus blanches et des robes décolorées. Elle ne parlait pas, et ne faisait que remuer les lèvres en même temps qu'Ilsée.

Quelquefois Ilsée s'irritait, comme une enfant, contre la dame muette, qui s'irritait à son tour. « Méchante, méchante Ilsée ! criait-elle. Veux-tu me répondre, veux-tu m'embrasser ! » Elle frappait le miroir de la main. Une étrange main, qui ne tenait à aucun corps, apparaissait devant la sienne. Jamais Ilsée ne put atteindre l'autre Ilsée.

Elle lui pardonnait durant la nuit ;

et heureuse de la retrouver, elle sautait de son lit pour l'embrasser, en lui murmurant : « Bonjour, ma petite Ilsée. »

Quand Ilsée eut un vrai fiancé, elle le mena devant sa glace et dit à l'autre Ilsée : « Regarde mon amoureux, et ne le regarde pas trop. Il est à moi, mais je veux bien te le faire voir. Après que nous serons mariés, je lui permettrai de t'embrasser avec moi, tous les matins. » Le fiancé se mit à rire. Ilsée dans le miroir sourit aussi. « N'est-ce pas qu'il est beau et que je l'aime ? » dit Ilsée. « Oui, oui, » répondit l'autre Ilsée. « Si tu le re-

gardes trop, je ne t'embrasserai plus, dit Ilsée. Je suis aussi jalouse que toi, va. Au revoir, ma petite Ilsée. »

A mesure qu'Ilsée apprit l'amour, Ilsée dans le miroir devint plus triste. Car son amie ne venait plus la baiser le matin. Elle la tenait en grand oubli. Plutôt l'image de son fiancé courait, après la nuit vers le réveil d'Ilsée. Pendant la journée, Ilsée ne voyait plus la dame du miroir, tandis que son fiancé la regardait. « Oh ! disait Ilsée, tu ne penses plus à moi, vilain. C'est l'autre que tu regardes. Elle est prisonnière ; elle ne viendra jamais. Elle est jalouse

de toi ; mais je suis plus jalouse qu'elle. Ne la regarde pas, mon aimé ; regarde-moi. Méchante Ilsée du miroir, je te défends de répondre à mon fiancé. Tu ne peux pas venir; tu ne pourras jamais venir. Ne me le prends pas, méchante Ilsée. Après que nous serons mariés, je lui permettrai de t'embrasser avec moi. Ris, Ilsée. Tu seras avec nous. »

Ilsée devint jalouse de l'autre Ilsée. Si la journée baissait sans que l'aimé fût venu : « Tu le chasses, tu le chasses, criait Ilsée, avec ta mauvaise figure. Méchante, va-t'en, laisse-nous. »

Et Ilsée cacha sa glace sous un

linge blanc et fin. Elle souleva un pan avant d'enfoncer le dernier petit clou. « Adieu, Ilsée, » dit-elle.

Pourtant son fiancé continuait à sembler las. « Il ne m'aime plus, pensa Ilsée ; il ne vient plus, je reste seule, seule. Où est l'autre Ilsée ? Est-elle partie avec lui ? » De ses petits ciseaux d'or, elle fendit un peu la toile, pour regarder. Le miroir était couvert d'une ombre blanche. « Elle est partie, » pensa Ilsée.

— Il faut, se dit Ilsée, être très patiente. L'autre Ilsée sera jalouse et triste. Mon aimé reviendra. Je saurai l'attendre.

Tous les matins, sur l'oreiller, près de son visage, il lui semblait le voir, dans son demi-sommeil : « Oh ! mon aimé, murmurait-elle, es-tu donc revenu ? Bonjour, bonjour, mon petit aimé. » Elle avançait la main et touchait le drap frais.

— Il faut, se dit encore Ilsée, être très patiente.

Ilsée attendit longtemps son fiancé. Sa patience se fondit en larmes. Un brouillard humide enveloppait ses yeux. Des lignes mouillées parcouraient ses joues. Toute sa figure se creusait. Chaque jour, chaque mois,

chaque année la flétrissait d'un doigt plus pesant.

— Oh ! mon aimé, dit Ilsée, je doute de toi.

Elle coupa le linge blanc à l'intérieur du miroir, et, dans le cadre pâle, apparut la glace, pleine de taches obscures. Le miroir était sillonné de rides claires et, là où le tain s'était séparé du verre, on voyait des lacs d'ombre.

L'autre Ilsée vint au fond de la glace, vêtue de noir, comme Ilsée, le visage amaigri, marqué par les signaux étranges du verre qui ne reflète plus parmi le verre qui reflète. Et le miroir semblait avoir pleuré.

— Tu es triste, comme moi, dit Ilsée.

La dame du miroir pleura. Ilsée la baisa et dit : « Bonsoir, ma pauvre Ilsée. »

Et, entrant dans sa chambre, avec sa lampe à la main, Ilsée fut surprise : car l'autre Ilsée, une lampe à la main, s'avançait vers elle, le regard triste. Ilsée leva sa lampe au-dessus de sa tête et s'assit sur son lit. Et l'autre Ilsée leva sa lampe au-dessus de sa tête et s'assit près d'elle.

— Je comprends bien, pensa Ilsée. La dame du miroir s'est délivrée. Elle est venue me chercher. Je vais mourir.

Marjolaine

MARJOLAINE

Après la mort de ses parents, Marjolaine resta dans leur petite maison avec sa vieille nourrice. Ils lui avaient laissé un toit de chaume bruni et le manteau de la grande cheminée. Car le père de Marjolaine avait été conteur et bâtisseur de rêves. Quelque ami de ses belles

idées lui avait prêté sa terre pour construire, un peu d'argent pour songer. Il avait longtemps mélangé diverses espèces d'argile avec des poussières de métaux, afin de cuire un sublime émail. Il avait essayé de fondre et de dorer d'étranges verreries. Il avait pétri des noyaux de pâte dure percés de « lanternes », et le bronze refroidi s'irisait comme la surface des mares. Mais il ne restait de lui que deux ou trois creusets noircis, des plaques frustes d'airain bossuées de scories, et sept grandes cruches décolorées au-dessus du foyer. Et de la mère de Marjolaine, une fille pieuse de la cam-

pagne, il ne restait rien : car elle avait vendu pour « l'argilier » même son chapelet d'argent.

Marjolaine grandit près de son père, qui portait un tablier vert, dont les mains étaient toujours terreuses et les prunelles injectées de feu. Elle admirait les sept cruches de la cheminée, enduites de fumée, pleines de mystère, semblables à un arc-en-ciel creux et ondulé. Morgiane eût fait sortir de la cruche sanglante un brigand frotté d'huile, avec un sabre couvert par des fleurs de Damas. Dans la cruche orangée, on pouvait, comme Aladdin, trouver

des fruits de rubis, des prunes d'améthyste, des cerises de grenat, des coings de topaze, des grappes d'opale, et des baies de diamant. La cruche jaune était remplie de poudre d'or que Camaralzaman avait cachée sous des olives. On voyait un peu une des olives sous le couvercle, et le bord du vase était luisant. La cruche verte devait être fermée par un grand sceau de cuivre, marqué par le roi Salomon. L'âge y avait peint une couche de vert-de-gris ; car cette cruche habitait autrefois l'Océan, et depuis plusieurs milliers d'années elle contenait un génie, qui était prince. Une très jeune fille

sage saurait briser l'enchantement à la pleine lune, avec la permission du roi Salomon, qui a donné la voix aux mandragores. Dans la cruche bleu clair, Giauharé avait enclos toutes ses robes marines, tissées d'algues, gemmées d'aigues, et tachées de la pourpre des coquillages. Tout le ciel du Paradis terrestre, et les fruits riches de l'arbre, et les écailles enflammées du serpent, et le glaive ardent de l'ange, étaient enfermés par la cruche bleu sombre, pareille à l'énorme cupule azurée d'une fleur australe. Et la mystérieuse Lilith avait versé tout le ciel du Paradis céleste dans la

dernière cruche : car elle se dressait, violette et rigide comme le camail de l'évêque.

Ceux qui ignoraient ces choses ne voyaient que sept vieilles cruches décolorées, sur le manteau renflé de l'âtre. Mais Marjolaine savait la vérité, par les contes de son père. Au feu d'hiver, parmi l'ombre changeante des flammes du bois et de la chandelle, elle suivait des yeux, jusqu'à l'heure où elle allait dormir, le grouillement des merveilles.

Cependant la huche à pain étant vide, avec la boîte à sel, la nourrice implorait Marjolaine. « Marie-toi, disait-elle, ma fleurette aimée :

votre mère pensait à Jean ; veux-tu pas épouser Jean ? Ma Jolaine, ma Jolaine, quelle jolie mariée tu feras ! »

— La mariée de la Marjolaine a eu des chevaliers, dit la rêveuse ; j'aurai un prince.

— Princesse Marjolaine, dit la nourrice, épousez Jean, tu le feras prince.

— Nenni, nourrice, dit la rêveuse ; j'aime mieux filer. J'attends mes diamants et mes robes pour un plus beau génie. Achète du chanvre et des quenouilles et un fuseau poli. Nous aurons notre palais bientôt. Il est pour le moment dans un désert

noir d'Afrique. Un magicien l'habite, couvert de sang et de poisons. Il verse dans le vin des voyageurs une poudre brune qui les change en bêtes velues. Le palais est éclairé de torches vives, et les nègres qui servent aux repas ont des couronnes d'or. Mon prince tuera le magicien, et le palais viendra dans notre campagne, et tu berceras mon enfant.

— O Marjolaine, épouse Jean ! dit la vieille nourrice.

Marjolaine s'assit et fila. Patiemment elle tourna le fuseau, tordit le chanvre, et le détordit. Les quenouilles s'amincissaient et se regonflaient. Près d'elle Jean vint s'asseoir

et l'admira. Mais elle n'y prenait point garde. Car les sept cruches de la grande cheminée étaient pleines de rêves. Pendant le jour elle croyait les entendre gémir ou chanter. Quand elle s'arrêtait de filer, la quenouille ne frémissait plus pour les cruches, et le fuseau cessait de leur prêter ses bruissements.

— O Marjolaine, épouse Jean, lui disait la vieille nourrice tous les soirs.

Mais au milieu de la nuit la rêveuse se levait. Comme Morgiane, elle jetait contre les cruches des grains de sable, pour éveiller les mystères. Et cependant le brigand

continuait à dormir ; les fruits précieux ne cliquetaient pas, elle n'entendait pas couler la poudre d'or, ni se froisser l'étoffe des robes, et le sceau de Salomon pesait lourdement sur le prince enfermé.

Marjolaine jetait un à un les grains de sable. Sept fois ils tintaient contre la terre dure des cruches ; sept fois le silence recommençait.

— O Marjolaine, épouse Jean, lui disait la vieille nourrice tous les matins.

Alors Marjolaine fronça le sourcil lorsqu'elle voyait Jean, et Jean ne vint plus. Et la vieille nourrice fut

trouvée morte, une aube, assez souriante. Et Marjolaine mit une robe noire, une cornette sombre, et continua de filer.

Toutes les nuits elle se levait, et, comme Morgiane, elle jetait contre les cruches des grains de sable pour éveiller les mystères. Et les rêves dormaient toujours.

Marjolaine devint vieille en sa patience. Mais le prince emprisonné sous le sceau du roi Salomon était toujours jeune, sans doute, ayant vécu des milliers d'années. Une nuit de pleine lune, la rêveuse se leva comme une assassine, et prit un

marteau. Elle brisa furieusement six cruches, et la sueur d'angoisse coulait de son front. Les vases claquèrent et s'ouvrirent : ils étaient vides. Elle hésita devant la cruche où Lilith avait versé le Paradis violet ; puis elle l'assassina comme les autres. Parmi les débris roula une rose sèche et grise de Jéricho. Quand Marjolaine voulut la faire fleurir, elle s'éparpilla en poussière.

Cice

CICE

Cice replia ses jambes dans son petit lit et tendit l'oreille contre le mur. La fenêtre était pâle. Le mur vibrait et semblait dormir avec une respiration étouffée. Le petit jupon blanc s'était gonflé sur la chaise, d'où deux bas pendaient ainsi que des jambes noires molles et vides.

Une robe marquait mystérieusement le mur comme si elle avait voulu grimper jusqu'au plafond. Les planches du parquet criaient faiblement dans la nuit. Le pot à eau était pareil à un crapaud blanc, accroupi dans la cuvette et humant l'ombre.

— Je suis trop malheureuse, dit Cice. Et elle se mit à pleurer dans son drap. Le mur soupira plus fort ; mais les deux jambes noires restèrent inertes, et la robe ne continua pas de grimper, et le crapaud blanc accroupi ne ferma pas sa gueule humide.

Cice dit encore :

— Puisque tout le monde m'en

veut, puisqu'on n'aime que mes sœurs ici, puisqu'on m'a laissé aller me coucher pendant le dîner, je m'en irai, oui, je m'en irai très loin. Je suis une Cendrillon, voilà ce que je suis. Je leur montrerai bien, moi. J'aurai un prince, moi; et elles n'auront personne, absolument personne. Et je viendrai dans ma belle voiture, avec mon prince ; voilà ce que je ferai. Si elles sont bonnes, dans ce temps-là, je leur pardonnerai. Pauvre Cendrillon, vous verrez qu'elle est meilleure que vous, allez.

Son petit cœur grossit encore, pendant qu'elle enfilait ses bas et

qu'elle nouait son jupon. La chaise vide resta au milieu de la chambre, abandonnée.

Cice descendit doucement à la cuisine, et pleura de nouveau, agenouillée devant l'âtre, les mains plongées dans les cendres.

Le bruit régulier d'un rouet la fit retourner. Un corps tiède et velu frôla ses jambes.

— Je n'ai pas de marraine, dit Cice, mais j'ai mon chat. Pas ?

Elle tendit ses doigts, et il les lécha lentement, comme avec une petite râpe chaude.

— Viens, dit Cice.

Elle poussa la porte du jardin, et

il y eut un grand souffle de fraîcheur. Une tache sombrement verdâtre marquait la pelouse ; le grand sycomore frémissait, et des étoiles paraissaient suspendues entre les branches. Le potager était clair, au delà des arbres, et des cloches à melons luisaient.

Cise rasa deux bouquets d'herbes longues, qui la chatouillèrent finement. Elle courut parmi les cloches où voltigeaient de courtes lueurs.

— Je n'ai pas de marraine : sais-tu faire une voiture, chat ? dit-elle.

La petite bête bâilla vers le ciel où des nuages gris chassaient.

— Je n'ai pas encore de prince, dit Cice. Quand viendra-t-il ?

Assise près d'un gros chardon violacé, elle regarda la haie du potager. Puis elle ôta une de ses pantoufles, et la jeta de toutes ses forces, par-dessus les groseillers. La pantoufle tomba sur la grand'-route.

Cice caressa le chat et dit :

— Écoute, chat. Si le prince ne me rapporte pas ma pantoufle, je t'achèterai des bottes et nous voyagerons pour le trouver. C'est un très beau jeune homme. Il est habillé de vert, avec des diamants. Il m'aime beaucoup, mais il ne m'a

jamais vue. Tu ne seras pas jaloux. Nous demeurerons ensemble, tous les trois. Je serai plus heureuse que Cendrillon, parce que j'ai été plus malheureuse. Cendrillon allait au bal tous les soirs, et on lui donnait des robes très riches. Moi, je n'ai que toi, mon petit chat chéri.

Elle embrassa son museau de maroquin mouillé. Le chat jeta un faible miaulement et passa une patte sur son oreille. Puis il se lécha et ronronna.

Cice cueillit des groseilles vertes.

— Une pour moi, une pour mon prince, une pour toi. Une pour mon prince, une pour toi, une pour moi. Une pour toi, une pour moi, une

pour mon prince. Voilà comme nous vivrons. Nous partagerons tout pour nous trois, et nous n'aurons pas de sœurs méchantes.

Les nuages gris s'étaient amassés dans le ciel. Une bande blême s'élevait vers l'Orient. Les arbres se baignaient dans une pénombre livide. Tout à coup une bouffée de vent glacé secoua le jupon de Cice. Les choses frissonnèrent. Le chardon violet s'inclina deux ou trois fois. Le chat fit le gros dos et hérissa tous ses poils.

Cice entendit au loin sur la route une rumeur grinçante de roues.

Un feu terne courut aux cimes balancées des arbres et le long du toit de la petite maison.

Puis le roulement s'approcha. Il y eut des hennissements de chevaux, et un murmure confus de voix d'hommes.

— Écoute, chat, dit Cice. Écoute. Voilà une grande voiture qui arrive. C'est la voiture de mon prince. Vite, vite : il va m'appeler.

Une pantoufle de cuir mordoré vola par-dessus les groseilliers, et tomba au milieu des cloches.

Cice courut vers la barrière d'osier, et l'ouvrit.

Une voiture longue et obscure avançait pesamment. Le bicorne du cocher était éclairé par un rayon rouge. Deux hommes noirs marchaient de chaque côté des chevaux. L'arrière-train de la voiture était bas et oblong comme un cercueil. Une odeur fade flottait dans la brise d'aurore.

Mais Cice ne comprit rien de tout cela. Elle ne voyait qu'une chose : la voiture merveilleuse était là. Le cocher du prince était coiffé d'or. Le coffre lourd était plein des joyaux de noces. Ce parfum terrible et souverain l'enveloppait de royauté.

Et Cice tendit les bras en criant :

— Prince, emmenez-moi, emmenez-moi !

Morgane

MORGANE

La princesse Morgane n'aimait personne. Elle avait une candeur froide, et vivait parmi les fleurs et les miroirs. Elle piquait dans ses cheveux des roses rouges et se regardait. Elle ne voyait aucune jeune fille ni aucun jeune homme parce qu'elle se mirait dans leurs regards.

Et la cruauté ou la volupté lui étaient inconnues. Ses cheveux noirs descendaient autour de son visage comme des vagues lentes. Elle désirait s'aimer elle-même : mais l'image des miroirs avait une frigidité calme et lointaine, et l'image des étangs était morne et pâle, et l'image des rivières fuyait en tremblant.

La princesse Morgane avait lu dans les livres l'histoire du miroir de Blanche-Neige qui savait parler et lui annonça son égorgement, et le conte du miroir d'Ilsée, d'où sortit une autre Ilsée qui tua Ilsée, et l'aventure du miroir nocturne de

la ville de Milet qui faisait s'étrangler les Milésiennes à la nuit levante. Elle avait vu la peinture mystérieuse où le fiancé a étendu un glaive devant sa fiancée, parce qu'ils se sont rencontrés eux-mêmes dans la brume du soir : car les doubles menacent la mort. Mais elle ne craignait pas son image, puisque jamais elle ne s'était rencontrée, sinon candide et voilée, non cruelle et voluptueuse, elle-même pour elle-même. Et les lames polies d'or vert, les lourdes nappes de vif-argent ne montraient point Morgane à Morgane.

Les prêtres de son pays étaient

géomanciens et adorateurs du feu. Ils disposèrent le sable dans la boîte carrée, et y tracèrent les lignes ; ils calculèrent au moyen de leurs talismans de parchemin, ils firent le miroir noir avec de l'eau mélangée de fumée. Et le soir Morgane se rendit vers eux, et elle jeta dans le feu trois gâteaux d'offrande. « Voici », dit le géomancien ; et il montra le miroir noir liquide. Morgane regarda : et d'abord une vapeur claire traîna par la surface, puis un cercle coloré bouillonna, puis une image s'éleva et courut légèrement. C'était une maison blanche cubique avec de longues

fenètres ; et sous la troisième fenètre pendait un grand anneau de bronze. Et tout autour de la maison régnait le sable gris. « Ceci est l'endroit, dit le géomancien, où se trouve le véritable miroir ; mais notre science ne peut le fixer ni l'expliquer. »

Morgane s'inclina et jeta dans le feu trois nouveaux gâteaux d'offrande. Mais l'image vacilla, et s'obscurcit ; la maison blanche s'enfonça, et Morgane regarda vainement le miroir noir.

Et, au jour suivant, Morgane désira faire un voyage. Car il lui semblait avoir reconnu la couleur morne du sable, et elle se dirigea vers l'Oc-

cident. Son père lui donna une caravane choisie, avec des mules à clochettes d'argent, et on la portait dans une litière dont les parois étaient des miroirs précieux.

Ainsi elle traversa la Perse, et elle examinait les hôtelleries isolées, tant celles qui sont bâties près des puits et où passent les troupes de voyageurs, que les maisons décriées où les femmes chantent la nuit et battent des pièces de métal.

Et près des confins du royaume de Perse elle vit beaucoup de maisons blanches, cubiques, aux fenêtres longues ; mais l'anneau de bronze n'y était point pendu. Et on

lui dit que l'anneau se trouverait au pays chrétien de Syrie, à l'Occident.

Morgane passa les rives plates du fleuve qui environne la contrée des plaines humides, où croissent des forêts de réglisse. Il y avait des châteaux creusés dans une seule pierre étroite, qui était posée sur la pointe extrême ; et les femmes assises au soleil sur le passage de la caravane avaient des torsades de crin roux autour du front. Et là vivent ceux qui mènent des troupeaux de chevaux, et portent des lances à pointe d'argent.

Et plus loin est une montagne sauvage habitée par des bandits qui

boivent l'eau-de-vie de blé en l'honneur de leurs divinités. Ils adorent des pierres vertes de forme étrange, et se prostituent les uns aux autres parmi des cercles de buissons enflammés. Morgane eut horreur d'eux.

Et plus loin est une cité souterraine d'hommes noirs qui ne sont visités par leurs dieux que pendant leur sommeil. Ils mangent les fibres du chanvre, et se couvrent le visage avec de la poudre de craie. Et ceux qui s'enivrent avec le chanvre pendant la nuit fendent le cou de ceux qui dorment, afin de les envoyer vers les divinités nocturnes. Morgane eut horreur d'eux.

Et plus loin s'étend le désert de sable gris, où les plantes et les pierres sont pareilles au sable. Et à l'entrée de ce désert Morgane trouva l'hôtellerie de l'anneau.

Elle fit arrêter sa litière, et les muletiers déchargèrent les mules. C'était une maison ancienne, bâtie sans l'aide du ciment ; et les blocs de pierre étaient blanchis par le soleil. Mais le maître de l'hôtellerie ne put lui parler du miroir : car il ne le connaissait point.

Et le soir, après qu'on eut mangé les galettes minces, le maître dit à Morgane que cette maison de l'anneau avait été dans les temps an-

ciens la demeure d'une reine cruelle. Et elle fut punie de sa cruauté. Car elle avait ordonné de couper la tête à un homme religieux qui vivait solitaire au milieu de l'étendue de sable et faisait baigner les voyageurs avec de bonnes paroles dans l'eau du fleuve. Et aussitôt après cette reine périt, avec toute sa race. Et la chambre de la reine fut murée dans sa maison. Le maître de l'hôtellerie montra à Morgane la porte bouchée par des pierres.

Puis les voyageurs de l'hôtellerie se couchèrent dans les salles carrées et sous l'auvent. Mais vers le milieu de la nuit, Morgane éveilla ses

muletiers, et fit enfoncer la porte murée. Et elle entra par la brèche poussiéreuse, avec un flambeau de fer.

Et les gens de Morgane entendirent un cri, et suivirent la princesse. Elle était agenouillée au milieu de la chambre murée, devant un plat de cuivre battu rempli de sang, et elle le regardait ardemment. Et le maître de l'hôtellerie leva les bras : car le sang du bassin n'était pas tari dans la chambre close depuis que la reine cruelle y avait fait placer une tête coupée.

Personne ne sait ce que la prin-

cesse Morgane vit dans le miroir de sang. Mais sur la route du retour ses muletiers furent trouvés assassinés, un à un, chaque nuit, leur face grise tournée vers le ciel, après qu'ils avaient pénétré dans sa litière. Et on nomma cette princesse Morgane la Rouge, et elle fut une fameuse prostituée et une terrible égorgeuse d'hommes.

Mandosiane

MANDOSIANE

Lilly et Nan étaient servantes de ferme. Elles portaient l'eau du puits, l'été, par le sentier à peine frayé dans les blés mûrs ; et l'hiver, qu'il fait froid, et que les glacillons pendillent aux fenêtres, Lilly venait coucher avec Nan. Pelotonnées sous les couvertures, elles écoutaient le

vent huer. Elles avaient toujours des pièces blanches dans leurs poches, et guimpes fines à rubans cerise ; blondes pareillement, et ricassières. Tous les soirs elles mettaient au coin de l'âtre un baquet de belle eau fraîche ; où aussi elles trouvaient, disait-on, au saut du lit, les pièces d'argent qu'elles faisaient sonner dans leurs doigts. Car les « pixies » en jetaient au baquet après s'y être baignées. Mais Nan, ni Lilly, ni personne, n'avait vu de « pixies », sinon que, dans les contes et ballades, ce sont quelques méchantes petites choses noires avec des queues tourbillonnantes.

Une nuit, Nan oublia de tirer de l'eau ; d'autant qu'on était en décembre, et que la chaîne rouillée du puits était enduite de glace. Comme elle dormait, les mains sur les épaules de Lilly, soudain elle fut pincée aux bras et aux mollets, et les cheveux de sa nuque furent cruellement tirés. Elle s'éveilla en pleurant : « Demain je serai noire et bleue ! » Et elle dit à Lilly : « Serre-moi, serre-moi : je n'ai pas mis le baquet de belle eau fraîche ; mais je ne sortirai pas de mon lit, malgré tous les « pixies » du Devonshire. » Alors la bonne petite Lilly l'embrassa, se leva, tira de l'eau,

et plaça le baquet au coin de l'âtre. Quand elle se recoucha, Nan était endormie.

Et dans son sommeil la petite Lilly eut un rêve. Il lui sembla qu'une reine, vêtue de feuilles vertes, avec une couronne d'or sur la tête, s'approchait de son lit, la touchait et lui parlait. Elle disait : « Je suis la reine Mandosiane ; Lilly, viens me chercher. » Et elle disait encore : « Je suis assise dans une prairie d'émeraudes, et le chemin qui mène vers moi est de trois couleurs, jaune, bleu et vert. » Et elle disait : « Je suis la reine Mando-

siane ; Lilly, viens me chercher. »

Puis Lilly enfonça sa tête dans l'oreiller noir de la nuit et elle ne vit plus rien. Or, le matin, comme le coq chantait, il fut impossible à Nan de se lever et elle poussait des plaintes aiguës, car ses deux jambes étaient insensibles et elle ne savait les remuer. Dans la journée, les médecins la virent et par grande consultation décidèrent qu'elle resterait sans doute étendue ainsi sans jamais plus marcher. Et la pauvre Nan sanglotait : car elle ne trouverait jamais de mari.

Lilly eut grand'pitié. Épluchant les pommes d'hiver, rangeant les

nèfles, barattant le beurre, essuyant le petit-lait à ses mains rougies, elle imaginait sans cesse qu'on pourrait guérir la pauvre Nan. Et elle avait oublié le rêve, lorsqu'un soir où la neige tombait dru et qu'on buvait de la bière chaude avec des rôties, un vieux vendeur de ballades frappa à la porte. Toutes les filles de ferme sautèrent autour de lui, car il avait des gants, des chansons d'amour, des rubans, des toiles de Hollande, des jarretières, des épingles et des coiffes d'or.

— Voyez la triste histoire, dit-il, de la femme de l'usurier, pendant douze mois grosse de vingt

sacs d'écus, aussi prise de l'envie bien singulière de manger des têtes de vipère à la fricassée et des crapauds en carbonade.

« Voyez la ballade du grand poisson qui vint sur la côte le quatorzième jour d'avril, sortit de l'eau plus de quarante brasses, et vomit cinq boisseaux d'anneaux de mariée tout verdis par la mer.

« Voyez la chanson des trois méchantes filles du roi et de celle qui versa un verre de sang sur la barbe de son père.

« Et j'avais aussi les aventures de la reine Mandosiane ; mais une coquine de bourrasque m'a tiré la

dernière feuille des mains au tournant de la route. »

Aussitôt Lilly reconnut son rêve, et elle sut que la reine Mandosiane lui ordonnait de venir.

Et la même nuit Lilly embrassa doucement Nan, mit ses souliers neufs et s'en alla seule par les routes. Or le vieux vendeur de ballades avait disparu, et sa feuille s'était envolée si loin que Lilly ne put la trouver ; de sorte qu'elle ne savait ni ce qu'était la reine Mandosiane, ni où elle devait la chercher.

Et personne ne put lui répondre, bien qu'elle demandât sur son chemin aux vieux laboureurs, qui la

regardaient encore de loin, en s'abritant les yeux avec la main, et aux jeunes femmes enceintes qui causaient indolemment devant leurs portes, et aux enfants qui viennent justement de parler, auxquels elle baissait les branches des mûriers par les haies. Les uns disaient : « Il n'y a plus de reines » ; les autres ; « Nous n'avons pas ça par ici ; c'est dans les vieux temps » ; les autres : « Est-ce le nom d'un joli garçon ? » Et d'autres mauvais conduisirent Lilly devant une de ces maisons des villes qui sont fermées le jour, et qui, la nuit, s'ouvrent et s'éclairent, disant et affirmant que la reine

Mandosiane y séjournait, vêtue d'une chemise rouge et servie par des femmes nues.

Mais Lilly savait bien que la vraie reine Mandosiane était vêtue de vert, non de rouge, et qu'il lui faudrait passer sur un chemin de trois couleurs. Ainsi elle connut le mensonge des méchants. Cependant elle marcha bien longtemps. Certes, elle passa l'été de sa vie, trottant par la poussière blanche, pataugeant par l'épaisse boue des ornières, accompagnée par les chariots des rouliers, et, parfois, le soir, quand le ciel avait une splendide nuance rouge, suivie par les grands chars

où s'entassaient des gerbes et où quelques faux luisantes se balançaient. Mais personne ne put lui parler de la reine Mandosiane.

Afin de ne pas oublier un nom si difficile, elle avait fait trois nœuds à sa jarretière. Par un midi, étant allée loin vers le soleil qui se lève, elle entra dans une route jaune sinueuse, qui bordait un canal bleu. Et le canal fléchissait avec la route, et entre les deux un talus vert suivait leurs contours. Des bouquets d'arbrisseaux croissaient de part et d'autre ; et aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on ne voyait que des marécages et l'ombre verdoyante.

Parmi les taches des marais s'élevaient de petites huttes coniques et la longue route s'enfonçait directement dans les nuages sanglants du ciel.

Là elle rencontra un petit garçon, dont les yeux étaient drôlement fendus, et qui halait le long du canal une lourde barque. Elle voulut lui demander s'il avait vu la reine ; mais s'aperçut avec terreur qu'elle avait oublié le nom. Lors elle s'écria, et pleura, et tâta sa jarretière, en vain. Et elle s'écria plus fort, voyant qu'elle marchait sur la route de trois couleurs, faite de poussière jaune, d'un canal bleu, et d'un talus vert. De nouveau elle

toucha les trois nœuds qu'elle avait noués, et sanglota. Et le petit garçon, pensant qu'elle souffrait et ne comprenant point sa douleur, cueillit au bord de la route jaune une pauvre herbe, qu'il lui mit dans la main.

— La mandosiane guérit, dit-il.

Voilà comment Lilly trouva sa reine vêtue de feuilles vertes.

Elle la serra précieusement, et retourna aussitôt sur la longue route. Et le voyage de retour fut plus lent que l'autre, car Lilly était lasse. Il lui parut qu'elle marchait depuis des années. Mais elle était

joyeuse, sachant qu'elle guérirait la pauvre Nan.

Elle traversa la mer, où les vagues étaient monstrueuses. Enfin elle arriva dans le Devon, tenant l'herbe entre sa cotte et sa chemise. Et d'abord elle ne reconnut pas les arbres; et il lui parut que tous les bestiaux étaient changés. Et dans la grand'-salle de la ferme, elle vit une vieille femme entourée d'enfants. Courant, elle demanda Nan. La vieille, surprise, considéra Lilly et dit :

— Mais Nan est partie depuis longtemps, et mariée.

— Et guérie ? demanda joyeusement Lilly.

— Guérie, oui, certes, dit la vieille. — Et toi, pauvre, n'es-tu pas Lilly ?

— Oui, dit Lilly; mais quel âge puis-je donc avoir ?

— Cinquante ans, n'est-ce pas, grand'mère, crièrent les enfants : elle n'est pas tout à fait si vieille que toi.

Et comme Lilly, lasse, souriait, le parfum très fort de la mandosiane la fit pâmer, et elle mourut sous le soleil. Ainsi Lilly alla chercher la reine Mandosiane et fut emportée par elle.

III

Monelle

Rencontre de Monelle

RENCONTRE DE MONELLE

Je ne sais comment je parvins à travers une pluie obscure jusqu'à l'étrange étal qui m'apparut dans la nuit. J'ignore la ville et j'ignore l'année ; je me souviens que la saison était pluvieuse, très pluvieuse.

Il est certain que dans ce même temps des hommes trouvèrent par

les routes de petits enfants vagabonds qui refusaient de grandir. Des fillettes de sept ans implorèrent à genoux pour que leur âge restât immobile, et la puberté semblait déjà mortelle. Il y eut des processions blanchâtres sous le ciel livide, et de petites ombres à peine parlantes exhortèrent le peuple puéril. Rien n'était désiré par elles qu'une ignorance perpétuée. Elles souhaitaient se vouer à des jeux éternels. Elles désespéraient du travail de la vie. Tout n'était que passé pour elles.

En ces jours mornes, sous cette saison pluvieuse, très pluvieuse,

j'aperçus les minces lumières filantes de la petite vendeuse de lampes.

Je m'approchai sous l'auvent, et la pluie me courut sur la nuque tandis que je penchais la tête. Et je lui dis :

— Que vendez-vous donc là, petite vendeuse, par cette triste saison de pluie ?

— Des lampes, me répondit-elle, seulement des lampes allumées.

— Et en vérité, lui dis-je, que sont donc ces lampes allumées, hautes comme le petit doigt et qui brûlent d'une lumière menue comme une tête d'épingle ?

— Ce sont, dit-elle, les lampes de cette saison ténébreuse. Et autrefois

ce furent des lampes de poupée. Mais les enfants ne veulent plus grandir. Voilà pourquoi je leur vends ces petites lampes qui éclairent à peine la pluie obscure.

— Et vivez-vous donc ainsi, lui dis-je, petite vendeuse vêtue de noir, et mangez-vous par l'argent que vous payent les enfants pour vos lampes ?

— Oui, dit-elle simplement. Mais je gagne bien peu. Car la pluie sinistre éteint souvent mes petites lampes, au moment où je les tends pour les donner. Et quand elles sont éteintes, les enfants n'en veulent plus. Personne ne peut les rallumer.

Il ne me reste que celles-ci. Je sais bien que je ne pourrai en trouver d'autres. Et quand elles seront vendues, nous demeurerons dans l'obscurité de la pluie.

— Est-ce donc la seule lumière, dis-je encore, de cette morne saison ; et comment éclairerait-on, avec une si petite lampe, les ténèbres mouillées ?

— La pluie les éteint souvent, dit-elle, et dans les champs ou par les rues elles ne peuvent plus servir. Mais il faut s'enfermer. Les enfants abritent mes petites lampes avec leurs mains et s'enferment. Ils s'enferment chacun avec sa lampe et un

miroir. Et elle suffit pour leur montrer leur image dans le miroir.

Je regardai quelques instants les pauvres flammes vacillantes.

— Hélas, dis-je, petite vendeuse, c'est une triste lumière, et les images des miroirs doivent être de tristes images.

— Elles ne sont point si tristes, dit l'enfant vêtue de noir en secouant la tête, tant qu'elles ne grandissent pas. Mais les petites lampes que je vends ne sont pas éternelles. Leur flamme décroît, comme si elle s'affligeait de la pluie obscure. Et quand mes petites lampes s'éteignent, les enfants ne voient plus la lueur du

miroir, et se désespèrent. Car ils craignent de ne pas savoir l'instant où ils vont grandir. Voilà pourquoi ils s'enfuient en gémissant dans la nuit. Mais il ne m'est permis de vendre à chaque enfant qu'une seule lampe. S'ils essaient d'en acheter une seconde, elle s'éteint dans leurs mains.

Et je me penchai un peu plus vers la petite vendeuse, et je voulus prendre une de ses lampes.

— Oh ! il n'y faut pas toucher, dit-elle. Vous avez passé l'âge où mes lampes brûlent. Elles ne sont faites que pour les poupées ou les enfants. N'avez-vous point chez

vous une lampe de grande personne ?

— Hélas ! dis-je, par cette saison pluvieuse de pluie obscure, dans ce morne temps ignoré, il n'est plus que vos lampes d'enfant qui brûlent. Et je désirais, moi aussi, regarder encore une fois la lueur du miroir.

— Venez, dit-elle, nous regarderons ensemble.

Par un petit escalier vermoulu, elle me conduisit dans une chambre de bois simple où il y avait un éclat de miroir au mur.

— Chut, dit-elle, et je vous montrerai. Car ma propre lampe est plus claire et plus puissante que les autres ;

et je ne suis pas trop pauvre parmi ces pluvieuses ténèbres. Et elle leva sa petite lampe vers le miroir.

Alors il y eut un pâle reflet où je vis circuler des histoires connues. Mais la petite lampe mentait, mentait, mentait. Je vis la plume se soulever sur les lèvres de Cordelia ; et elle souriait, et guérissait ; et avec son vieux père elle vivait dans une grande cage comme un oiseau, et elle baisait sa barbe blanche. Je vis Ophélie jouer sur l'eau vitrée de l'étang, et attacher au cou d'Hamlet ses bras humides enguirlandés de violettes. Je vis Desdémone réveillée errer sous les saules. Je vis la prin-

cesse Maleine ôter ses deux mains des yeux du vieux roi, et rire, et danser. Je vis Mélisande, délivrée, se mirer dans la fontaine.

Et je m'écriai : Petite lampe menteuse...

— Chut! dit la petite vendeuse de lampes, et me mit la main sur les lèvres. Il ne faut rien dire. La pluie n'est-elle pas assez obscure?

Alors je baissai la tête et je m'en allai vers la nuit pluvieuse dans la ville inconnue.

Monelle

MONELLE

Je ne sais pas où Monelle me prit par la main. Mais je pense que ce fut dans une soirée d'automne, quand la pluie est déjà froide.

— Viens jouer avec nous, dit-elle.

Monelle portait dans son tablier des vieilles poupées et des volants

dont les plumes étaient fripées et les galons ternis.

Sa figure était pâle et ses yeux riaient.

— Viens jouer, dit-elle. Nous ne travaillons plus, nous jouons.

Il y avait du vent et de la boue. Les pavés luisaient. Tout le long des auvents de boutique l'eau tombait, goutte à goutte. Des filles frissonnaient sur le seuil des épiceries. Les chandelles allumées semblaient rouges.

Mais Monelle tira de sa poche un dé de plomb, un petit sabre d'étain, une balle de caoutchouc.

— Tout cela est pour eux, dit-

elle. C'est moi qui sors pour acheter les provisions.

— Et quelle maison avez-vous donc, et quel travail, et quel argent, petite...

— Monelle, dit la fillette en me serrant la main. Ils m'appellent Monelle. Notre maison est une maison où on joue : nous avons chassé le travail, et les sous que nous avons encore nous avaient été donnés pour acheter des gâteaux. Tous les jours je vais chercher des enfants dans la rue, et je leur parle de notre maison, et je les amène. Et nous nous cachons bien pour qu'on ne nous trouve pas. Les grandes personnes

nous forceraient à rentrer et nous prendraient tout ce que nous avons. Et nous, nous voulons rester ensemble et jouer.

— Et à quoi jouez-vous, petite Monelle ?

— Nous jouons à tout. Ceux qui sont grands se font des fusils et des pistolets ; et les autres jouent à la raquette, sautent à la corde, se jettent la balle ; ou les autres dansent des rondes et se prennent les mains ; ou les autres dessinent sur les vitres les belles images qu'on ne voit jamais et soufflent des bulles de savon ; ou les autres habillent leurs poupées et les mènent promener, et

nous comptons sur les doigts des tout petits pour les faire rire.

La maison où Monelle me conduisit paraissait avoir des fenêtres murées. Elle s'était détournée de la rue, et toute sa lumière venait d'un profond jardin. Et déjà là j'entendis des voix heureuses.

Trois enfants vinrent sauter autour de nous.

— Monelle, Monelle ! criaient-ils, Monelle est revenue !

Ils me regardèrent et murmurèrent :

— Comme il est grand ! Est-ce qu'il jouera, Monelle ?

Et la fillette leur dit :

— Bientôt les grandes personnes viendront avec nous. Elles iront vers les petits enfants. Elles apprendront à jouer. Nous leur ferons la classe, et dans notre classe on ne travaillera jamais. Avez-vous faim ?

Des voix crièrent :

— Oui, oui, oui il faut faire la dînette.

Alors furent apportées des petites tables rondes, et des serviettes grandes comme des feuilles de lilas, et des verres profonds comme des dés à coudre, et des assiettes creuses comme des coquilles de noix. Le repas fut de chocolat et de sucre en

miettes ; et le vin ne pouvait pas couler dans les verres, car les petites fioles blanches, longues comme le petit doigt, avaient le cou trop mince.

La salle était vieille et haute. Partout brûlaient des petites chandelles vertes et roses dans les chandeliers d'étain minuscules. Contre les murs, les petites glaces rondes paraissaient des pièces de monnaie changées en miroirs. On ne reconnaissait les poupées d'entre les enfants que par leur immobilité. Car elles restaient assises dans leurs fauteuils, ou se coiffaient, les bras levés, devant de petites toilettes, ou elles

étaient déjà couchées, le drap ramené jusqu'au menton, dans leurs petits lits de cuivre. Et le sol était jonché de la fine mousse verte qu'on met dans les bergeries de bois.

Il semblait que cette maison fût une prison ou un hôpital. Mais une prison où on enfermait des innocents pour les empêcher de souffrir, un hôpital où on guérissait du travail de la vie. Et Monelle était la geôlière et l'infirmière.

La petite Monelle regardait jouer les enfants. Mais elle était très pâle. Peut-être avait-elle faim.

— De quoi vivez-vous, Monelle, lui dis-je tout à coup.

Et elle me répondit simplement :

— Nous ne vivons de rien. Nous ne savons pas.

Aussitôt elle se prit à rire. Mais elle était très faible.

Et elle s'assit au pied du lit d'un enfant qui était malade. Elle lui tendit une des petites bouteilles blanches, et resta longtemps penchée, les lèvres entr'ouvertes.

Il y avait des enfants qui dansaient une ronde et qui chantaient à voix claire. Monelle leva un peu la main, et dit :

— Chut !

Puis elle parla doucement, avec ses petites paroles. Elle dit :

— Je crois que je suis malade. Ne vous en allez pas. Jouez autour de moi. Demain, une autre ira chercher de beaux jouets. Je resterai avec vous. Nous nous amuserons sans faire de bruit. Chut ! Plus tard nous jouerons dans les rues et dans les champs, et on nous donnera à manger dans toutes les boutiques. Maintenant on nous forcerait à vivre comme les autres. Il faut attendre. Nous aurons beaucoup joué.

Monelle dit encore :

— Aimez-moi bien. Je vous aime tous.

Puis elle parut s'endormir près de l'enfant malade.

Tous les autres enfants la regardaient, la tête avancée.

Il y eut une petite voix tremblante qui dit faiblement : « Monelle est morte. » Et il se fit un grand silence.

Les enfants apportèrent autour du lit les petites chandelles allumées. Et, pensant qu'elle dormait peut-être, ils rangèrent devant elle, comme pour une poupée, de petits arbres vert-clair taillés en pointe et

les placèrent parmi les moutons de bois blanc pour la regarder. Ensuite ils s'assirent et la guettèrent. Un peu de temps après, l'enfant malade, sentant que la joue de Monelle devenait froide, se mit à pleurer.

Fuite de Monelle

FUITE DE MONELLE

Il y avait un enfant qui avait eu coutume de jouer avec Monelle. C'était au temps ancien, quand Monelle n'était pas encore partie. Toutes les heures du jour, il les passait auprès d'elle, regardant trembler ses yeux. Elle riait sans cause et il riait sans cause. Quand elle dor-

mait, ses lèvres entr'ouvertes étaient en travail de bonnes paroles. Quand elle s'éveillait, elle se souriait, sachant qu'il allait venir.

Ce n'était pas un véritable jeu qu'on jouait : car Monelle était obligée de travailler. Si petite, elle restait assise tout le jour derrière une vieille vitre pleine de poussière. La muraille d'en face était aveuglée de ciment, sous la triste lumière du nord. Mais les petits doigts de Monelle couraient dans le linge, comme s'ils trottaient sur une route de toile blanche et les épingles piquées sur ses genoux marquaient les relais. La main droite était ramassée comme

un petit chariot de chair, et elle avançait, laissant derrière elle un sillon ourlé ; et crissant, crissant, l'aiguille dardait sa langue d'acier, plongeait et émergeait, tirant le long fil par son œil d'or. Et la main gauche était bonne à voir, parce qu'elle caressait doucement la toile neuve, et la soulageait de tous ses plis, comme si elle avait bordé en silence les draps frais d'un malade.

Ainsi l'enfant regardait Monelle et se réjouissait sans parler, car son travail semblait un jeu, et elle lui disait des choses simples qui n'avaient point beaucoup de sens. Elle riait au soleil, elle riait à la pluie, elle

riait à la neige. Elle aimait être chauffée, mouillée, gelée. Si elle avait de l'argent, elle riait, pensant qu'elle irait danser avec une robe nouvelle. Si elle était misérable, elle riait, pensant qu'elle mangerait des haricots, une grosse provision pour une semaine. Et elle songeait, ayant des sous, à d'autres enfants qu'elle ferait rire ; et elle attendait, sa petite main vide, de pouvoir se pelotonner et se nicher dans sa faim et sa pauvreté.

Elle était toujours entourée d'enfants qui la considéraient avec des yeux élargis. Mais elle préférait peut-être l'enfant qui venait passer près

d'elle les heures du jour. Cependant elle partit et le laissa seul. Elle ne lui parla jamais de son départ, sinon qu'elle devint plus grave, et le regarda plus longtemps. Et il se souvint aussi qu'elle cessa d'aimer tout ce qui l'entourait : son petit fauteuil, les bêtes peintes qu'on lui apportait, et tous ses jouets, et tous ses chiffons. Et elle rêvait, le doigt sur la bouche, à d'autres choses.

Elle partit dans un soir de décembre, quand l'enfant n'était pas là. Portant à la main sa petite lampe haletante, elle entra, sans se retourner, dans les ténèbres. Comme l'enfant arrivait, il aperçut encore à

l'extrémité noire de la rue étroite une courte flamme qui soupirait. Ce fut tout. Il ne revit jamais Monelle.

Longtemps il se demanda pourquoi elle était partie sans rien dire. Il pensa qu'elle n'avait pas voulu être triste de sa tristesse. Il se persuada qu'elle était allée vers d'autres enfants, qui avaient besoin d'elle. Avec sa petite lampe agonisante, elle était allée leur porter secours, le secours d'une flammèche rieuse dans la nuit. Peut-être avait-elle songé qu'il ne fallait pas l'aimer trop lui seul, afin de pouvoir aimer aussi d'autres petits inconnus. Peut-être l'aiguille

avec son œil d'or ayant tiré le petit chariot de chair jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême bout du sillon ourlé, Monelle était-elle devenue lasse de la route écrue de toile où trottaient ses mains. Sans doute elle avait voulu jouer éternellement. Et l'enfant n'avait point su le moyen du jeu éternel. Peut-être avait-elle désiré enfin voir ce qu'il y avait derrière la vieille muraille aveugle, dont tous les yeux étaient fermés, depuis les années, avec du ciment. Peut-être qu'elle allait revenir. Au lieu de dire : « au revoir, — attends-moi, — sois sage ! » pour qu'il épiât le bruit de petits pas dans le corridor

et le cliquètement de toutes les clés dans les serrures, elle s'était tue, et viendrait, par surprise, dans son dos, mettre deux menottes tièdes sur ses yeux — ah oui ! — et crierait : « coucou ! » avec la voix de l'oisillon revenu près du feu.

Il se rappela le premier jour qu'il la vit, sautillant comme une frêle blancheur flamboyante toute secouée de rire. Et ses yeux étaient des yeux d'eau où les pensées se mouvaient comme des ombres de plantes. Là, au détour de la rue, elle était venue, bonnement. Elle avait ri, avec des éclats lents et plus lents, semblables

à la vibration cessante d'une coupe de cristal. C'était au crépuscule d'hiver, et il y avait du brouillard ; cette boutique était ouverte — ainsi. Le même soir, les mêmes choses autour, le même bourdon aux oreilles : l'année différente et l'attente. Il avançait avec précaution ; toutes les choses étaient pareilles, comme la première fois ; mais il l'attendait : n'était-ce pas une raison pour qu'elle vînt ? Et il tendait sa pauvre main ouverte à travers le brouillard.

Cette fois, Monelle ne sortit pas de l'inconnu. Aucun petit rire

n'agita la brume. Monelle était loin, et ne se souvenait plus du soir ni de l'année. Qui sait ? Elle s'était glissée peut-être à la nuit dans la chambrette inhabitée, et le guettait derrière la porte avec un tressaillement doux. L'enfant marcha sans bruit, pour la surprendre. Mais elle n'était plus là. Elle allait revenir, — oh ! oui, — elle allait revenir. Les autres enfants avaient eu assez de bonheur d'elle. C'était à son tour, maintenant. L'enfant entendit sa voix malicieuse murmurant : « Je suis sage aujourd'hui ! » Petite parole disparue, lointaine, effacée comme une ancienne teinte,

usée déjà par les échos du souvenir.

L'enfant s'assit patiemment. Là était le petit fauteuil d'osier, marqué de son corps, et le tabouret qu'elle aimait, et la petite glace plus chérie parce qu'elle était cassée, et la dernière chemisette qu'elle avait cousue, la chemisette « qui s'appelait Monelle », dressée, un peu gonflée, attendant sa maîtresse.

Toutes les petites choses de la chambre l'attendaient. La table à ouvrage était restée ouverte. Le petit mètre dans sa boîte ronde allongeait sa langue verte, percée

d'un anneau. La toile dépliée des mouchoirs se soulevait en petites collines blanches. Les pointes des aiguilles se dressaient derrière, semblables à des lances embusquées. Le petit dé de fer ouvragé était un chapeau d'armes abandonné. Les ciseaux ouvraient indolemment la gueule comme un dragon d'acier. Ainsi tout dormait dans l'attente. Le petit chariot de chair, souple et agile, ne circulait plus, versant sur ce monde enchanté sa tiède chaleur. Tout l'étrange petit château de travail sommeillait. L'enfant espérait. La porte allait s'ouvrir, doucement; la flammèche rieuse volèterait; les

collines blanches s'étaleraient ; les fines lances se choqueraient ; le chapeau d'armes retrouverait sa tête rose ; le dragon d'acier claquerait rapidement de la gueule, et le petit chariot de chair trottinerait partout, et la voix effacée dirait encore : « Je suis sage aujourd'hui ! » — Est-ce que les miracles n'arrivent pas deux fois ?

Patience de Monelle

PATIENCE DE MONELLE

J'arrivai dans un lieu très étroit et obscur, mais parfumé d'une odeur triste de violettes étouffées. Et il n'y avait nul moyen d'éviter cet endroit, qui est comme un long passage. Et, tâtonnant autour de moi, je touchai un petit corps ramassé comme jadis dans le sommeil,

et je frôlai des cheveux, et je passai la main sur une figure que je connaissais, et il me parut que la petite figure se fronçait sous mes doigts, et je reconnus que j'avais trouvé Monelle qui dormait seule en ce lieu obscur.

Je m'écriai de surprise, et je lui dis, car elle ne pleurait ni ne riait :

— O Monelle ! es-tu donc venue dormir ici, loin de nous, comme une patiente gerboise dans le creux du sillon ?

Et elle élargit ses yeux et entr'ouvrit ses lèvres, comme autrefois, lorsqu'elle ne comprenait point, et

qu'elle implorait l'intelligence de celui qu'elle aimait.

— O Monelle, dis-je encore, tous les enfants pleurent dans la maison vide ; et les jouets se couvrent de poussière, et la petite lampe s'est éteinte, et tous les rires qui étaient dans tous les coins se sont enfuis, et le monde est retourné au travail. Mais nous te pensions ailleurs. Nous pensions que tu jouais loin de nous, en un lieu où nous ne pouvons parvenir. Et voici que tu dors, nichée comme un petit animal sauvage, au-dessous de la neige que tu aimais pour sa blancheur.

Alors elle parla, et sa voix était

la même, chose étrange, en ce lieu obscur, et je ne pus m'empêcher de pleurer, et elle essuya mes larmes avec ses cheveux, car elle était très dénuée.

— O mon chéri, dit-elle, il ne faut point pleurer ; car tu as besoin de tes yeux pour travailler, tant qu'on vivra en travaillant, et les temps ne sont pas venus. Et il ne faut pas rester en ce lieu froid et obscur.

Et je sanglotai alors et lui dis :

— O Monelle, mais tu craignais les ténèbres ?

— Je ne les crains plus, dit-elle.

— O Monelle, mais tu avais peur

du froid comme de la main d'un mort?

— Je n'ai plus peur du froid, dit-elle.

— Et tu es toute seule ici, toute seule, étant enfant, et tu pleurais quand tu étais seule.

— Je ne suis plus seule, dit-elle ; car j'attends.

— O Monelle, qui attends-tu, dormant roulée en ce lieu obscur ?

— Je ne sais pas, dit-elle ; mais j'attends. Et je suis avec mon attente.

Et je m'aperçus alors que tout son petit visage était tendu vers une grande espérance.

— Il ne faut pas rester ici, dit-elle encore, en ce lieu froid et obscur, mon aimé ; retourne vers tes amis.

— Ne veux-tu point me guider et m'enseigner, Monelle, pour que j'aie aussi la patience de ton attente? Je suis si seul !

— O mon aimé, dit-elle, je serais malhabile à t'enseigner comme autrefois, quand j'étais, disais-tu, une petite bête ; ce sont des choses que tu trouveras sûrement par longue et laborieuse réflexion, ainsi que je les ai vues tout d'un coup pendant que je dors.

— Es-tu nichée ainsi, Monelle, sans le souvenir de ta vie passée,

ou te souviens-tu encore de nous?

— Comment pourrais-je, mon aimé, t'oublier? Car vous êtes dans mon attente, contre laquelle je dors; mais je ne puis expliquer. Tu te rappelles, j'aimais beaucoup la terre, et je déracinais les fleurs pour les replanter; tu te rappelles, je disais souvent : « si j'étais un petit oiseau, tu me mettrais dans ta poche, quand tu partirais. » O mon aimé, je suis ici dans la bonne terre, comme une graine noire, et j'attends d'être petit oiseau.

— O Monelle, tu dors avant de t'envoler très loin de nous.

— Non, mon aimé, je ne sais si

je m'envolerai ; car je ne sais rien. Mais je suis roulée en ce que j'aimais, et je dors contre mon attente. Et avant de m'endormir, j'étais une petite bête, comme tu disais, car j'étais pareille à un vermisseau nu. Un jour nous avons trouvé ensemble un cocon tout blanc, tout soyeux, et qui n'était percé d'aucun trou. Méchant, tu l'as ouvert, et il était vide. Penses-tu que la petite bête ailée n'en était pas sortie ? Mais personne ne peut savoir comment. Et elle avait dormi longtemps. Et avant de dormir elle avait été un petit ver nu ; et les petits vers sont aveugles. Figure-toi, mon aimé (ce

n'est pas vrai, mais voilà comme je pense souvent) que j'ai tissé mon petit cocon avec ce que j'aimais, la terre, les jouets, les fleurs, les enfants, les petites paroles, et le souvenir de toi, mon aimé ; c'est une niche blanche et soyeuse, et elle ne me paraît pas froide ni obscure. Mais elle n'est peut-être pas ainsi pour les autres. Et je sais bien qu'elle ne s'ouvrira point, et qu'elle restera fermée comme le cocon d'autrefois. Mais je n'y serai plus, mon aimé. Car mon attente est de m'en aller ainsi que la petite bête ailée ; personne ne peut savoir comment. Et où je veux aller, je n'en sais rien ;

mais c'est mon attente. Et les enfants aussi, et toi, mon aimé, et le jour où on ne travaillera plus sur terre sont mon attente. Je suis toujours une petite bête, mon aimé ; je ne sais pas mieux expliquer.

— Il faut, il faut, dis-je, que tu sortes avec moi de ce lieu obscur, Monelle; car je sais que tu ne penses pas ces choses ; et tu t'es cachée pour pleurer ; et puisque je t'ai trouvée enfin toute seule, dormant ici, toute seule, attendant ici, viens avec moi, viens avec moi, hors de ce lieu obscur et étroit.

— Ne reste pas, ô mon aimé, dit Monelle, car tu souffrirais beau-

coup ; et moi, je ne peux venir, car la maison que je me suis tissée est toute fermée, et ce n'est point ainsi que j'en sortirai.

Alors Monelle mit ses bras autour de mon cou, et son baiser fut pareil, chose étrange, à ceux d'autrefois, et voilà pourquoi je pleurai encore, et elle essuya mes larmes avec ses cheveux.

— Il ne faut pas pleurer, dit-elle, si tu ne veux m'affliger dans mon attente ; et peut-être n'attendrai-je pas si longtemps. Ne sois donc plus désolé. Car je te bénis de m'avoir aidée à dormir dans ma petite niche soyeuse dont la meilleure soie blan-

che est faite de toi, et où je dors maintenant, roulée sur moi-même.

Et comme autrefois, dans son sommeil, Monelle se pelotonna contre l'invisible et me dit : « Je dors, mon aimé. »

Ainsi, je la trouvai ; mais comment serai-je sûr de la retrouver dans ce lieu très étroit et obscur?

Le royaume de Monelle

LE ROYAUME DE MONELLE

Je lisais cette nuit-là et mon doigt suivait les lignes et les mots ; mes pensées étaient ailleurs. Et autour de moi tombait une pluie noire, oblique et acérée. Et le feu de ma lampe éclairait les cendres froides de l'âtre. Et ma bouche était pleine d'un goût de souillure et de scan-

dale ; car le monde me semblait obscur et mes lumières étaient éteintes. Et trois fois je m'écriai :

— Je voudrais tant d'eau bourbeuse pour étancher ma soif d'infamie.

O je suis avec le scandaleux : tendez vos doigts vers moi !

Il faut les frapper de boue, car ils ne me méprisent point.

Et les sept verres pleins de sang m'attendront sur la table et la lueur d'une couronne d'or étincellera parmi. »

Mais une voix retentit, qui ne m'était point étrangère, et le visage de celle qui parut ne m'était point

inconnu. Et elle criait ces paroles :

— Un royaume blanc ! un royaume blanc ! je connais un royaume blanc !

Et je détournai la tête, et lui dis, sans surprise :

— Petite tête menteuse, petite bouche qui ment, il n'est plus de rois ni de royaumes. Je désire vainement un royaume rouge : car le temps est passé. Et ce royaume-ci est noir, mais ce n'est point un royaume ; car un peuple de rois ténébreux y agitent leurs bras. Et il n'y a nulle part dans le monde un royaume blanc, ni un roi blanc.

Mais elle cria de nouveau ces paroles :

— Un royaume blanc ! un royaume blanc ! je connais un royaume blanc !

Et je voulus lui saisir la main ; mais elle m'éluda.

— Ni par la tristesse, dit-elle, ni par la violence. Cependant il y a un royaume blanc. Viens avec mes paroles ; écoute.

Et elle demeura silencieuse ; et je me souvins.

— Ni par le souvenir, dit-elle. Viens avec mes paroles ; écoute.

Et elle demeura silencieuse ; et je m'entendis penser.

— Ni par la pensée, dit-elle. Viens avec mes paroles ; écoute.

Et elle demeura silencieuse.

Alors je détruisis en moi la tristesse de mon souvenir, et le désir de ma violence, et toute mon intelligence disparut. Et je restai dans l'attente.

— Voici, dit-elle, et tu verras le royaume, mais je ne sais si tu y entreras. Car je suis difficile à comprendre, sauf pour ceux qui ne comprennent pas ; et je suis difficile à saisir, sauf pour ceux qui ne saisissent plus ; et je suis difficile à reconnaître, sauf pour ceux qui n'ont point de souvenir. En vérité,

voici que tu m'as, et tu ne m'as plus. Écoute.

Alors j'écoutai dans mon attente.

Mais je n'entendis rien. Et elle secoua la tête et me dit :

— Tu regrettes ta violence et ton souvenir, et la destruction n'en est point achevée. Il faut détruire pour obtenir le royaume blanc. Confesse-toi et tu seras délivré ; remets entre mes mains ta violence et ton souvenir, et je les détruirai ; car toute confession est une destruction.

Et je m'écriai :

— Je te donnerai tout, oui, je te donnerai tout. Et tu le porteras et tu

l'anéantiras, car je ne suis plus assez fort.

J'ai désiré un royaume rouge. Il y avait des rois sanglants qui affilaient leurs lames. Des femmes aux yeux noircis pleuraient sur des jonques chargées d'opium. Plusieurs pirates enterraient dans le sable des îles des coffres lourds de lingots. Toutes les prostituées étaient libres. Les voleurs croisaient les routes sous le blême de l'aube. Beaucoup de filles jeunes se gavaient de gourmandise et de luxure. Une troupe d'embaumeuses dorait des cadavres dans la nuit bleue. Les enfants désiraient des amours lointaines et des

meurtres ignorés. Des corps nus jonchaient les dalles des étuves chaudes. Toutes choses étaient frottées d'épices ardentes et éclairées de cierges rouges. Mais ce royaume s'est enfoncé sous la terre, et je me suis éveillé au milieu des ténèbres.

Et alors j'ai eu un royaume noir qui n'est pas un royaume : car il est plein de rois qui se croient des rois et qui l'obscurcissent de leurs œuvres et de leurs commandements. Et une sombre pluie le trempe nuit et jour. Et j'ai erré longtemps par les chemins, jusqu'à la petite lueur d'une lampe tremblante qui m'apparut au centre de la nuit. La pluie

mouillait ma tête ; mais j'ai vécu sous la petite lampe. Celle qui la tenait se nommait Monelle, et nous avons joué tous deux dans ce royaume noir. Mais un soir la petite lampe s'est éteinte, et Monelle s'est enfuie. Et je l'ai cherchée longtemps parmi ces ténèbres : mais je ne puis la retrouver. Et ce soir je la cherchais dans les livres ; mais je la cherche en vain. Et je suis perdu dans le royaume noir ; et je ne puis oublier la petite lueur de Monelle. Et j'ai dans la bouche un goût d'infâmie.

Et sitôt que j'eus parlé, je sentis

que la destruction s'était faite en moi, et mon attente s'éclaira d'un tremblement et j'entendis les ténèbres et sa voix disait :

— Oublie toutes choses et toutes choses te seront rendues. Oublie Monelle et elle te sera rendue. Telle est la nouvelle parole. Imite le tout petit chien, dont les yeux ne sont pas ouverts et qui cherche à tâtons une niche pour son museau froid.

Et celle qui me parlait cria :

— Un royaume blanc ! un royaume blanc ! Je connais un royaume blanc !

Et je fus accablé d'oubli, et mes yeux s'irradièrent de candeur.

Et celle qui me parlait cria :

— Un royaume blanc ! un royaume blanc ! Je connais un royaume blanc !

Et l'oubli pénétra en moi et la place de mon intelligence devint profondément candide.

Et celle qui me parlait cria encore :

— Un royaume blanc ! un royaume blanc ! Je connais un royaume blanc ! Voici la clef du royaume : dans le royaume rouge est un royaume noir ; dans le royaume noir est un royaume blanc ; dans le royaume blanc...

— Monelle, criai-je, Monelle !

Dans le royaume blanc est Monelle !

Et le royaume parut ; mais il était muré de blancheur.

Alors je demandai :

— Et où est la clef du royaume ?

Mais celle qui me parlait demeura taciturne.

Résurrection de Monelle

RÉSURRECTION DE MONELLE

Louvette me conduisit par un sillon vert jusqu'à la lisière du champ. La terre s'élevait plus loin, et à l'horizon une ligne brune coupait le ciel. Déjà les nuages enflammés penchaient vers le couchant. A la lueur incertaine du soir, je distinguai de petites ombres errantes.

— Tout à l'heure, dit-elle, nous verrons s'allumer le feu. Et demain, ce sera plus loin. Et le jour suivant, plus loin. Car ils ne demeurent nulle part. Et ils n'allument qu'un feu en chaque endroit.

— Qui sont-ils ? demandai-je à Louvette ?

— On ne sait pas. Ce sont des enfants vêtus de blanc. Il y en a qui sont venus de nos villages. Et d'autres marchent depuis longtemps.

Nous vîmes briller une petite flamme qui dansait sur la hauteur.

— Voilà leur feu, dit Louvette.

Maintenant nous pourrons les trouver. Car ils séjournent la nuit où ils ont fait leur foyer, et le jour suivant ils quittent la contrée.

Et quand nous arrivâmes à la crête où brûlait la flamme, nous aperçûmes beaucoup d'enfants blancs autour du feu.

Et parmi eux, semblant leur parler et les guider, je reconnus la petite vendeuse de lampes que j'avais rencontrée autrefois dans la cité noire et pluvieuse.

Elle se leva d'entre les enfants, et me dit :

— Je ne vends plus les petites lampes menteuses qui s'éteignaient sous la pluie morne.

Car les temps sont venus où le mensonge a pris la place de la vérité, où le travail misérable a péri.

Nous avons joué dans la maison de Monelle ; mais les lampes étaient des jouets et la maison un asile.

Monelle est morte ; je suis la même Monelle, et je me suis levée dans la nuit, et les petits sont venus avec moi, et nous irons à travers le monde.

Elle se tourna vers Louvette :

— Viens avec nous, dit-elle, et sois heureuse dans le mensonge.

Et Louvette courut parmi les enfants et fut vêtue pareillement de blanc.

— Nous allons, reprit celle qui nous guidait, et nous mentons à tout venant afin de donner de la joie.

Nos jouets étaient des mensonges, et maintenant les choses sont nos jouets.

Parmi nous, personne ne souffre et personne ne meurt : nous disons

que ceux-là s'efforcent de connaître la triste vérité, qui n'existe nullement. Ceux qui veulent connaître la vérité s'écartent et nous abandonnent.

Au contraire, nous n'avons aucune foi dans les vérités du monde ; car elles conduisent à la tristesse.

Et nous voulons mener nos enfants vers la joie.

Maintenant les grandes personnes pourront venir vers nous, et nous leur enseignerons l'ignorance et l'illusion.

Nous leur montrerons les petites fleurs des champs, telles qu'ils ne

les ont point vues ; car chacune est nouvelle.

Et nous nous étonnerons de tout pays que nous verrons ; car tout pays est nouveau.

Il n'y a point de ressemblances en ce monde, et il n'y a point de souvenirs pour nous.

Tout change sans cesse, et nous nous sommes accoutumés au changement.

Voilà pourquoi nous allumons un feu chaque soir dans un endroit différent ; et autour du feu nous inventons pour le plaisir de l'instant les histoires des pygmées et des poupées vivantes.

Et quand la flamme s'est éteinte, un autre mensonge nous saisit; et nous sommes joyeux de nous en étonner.

Et le matin nous ne connaissons plus nos visages : car peut-être que les uns ont désiré apprendre la vérité et les autres ne se souviennent plus que du mensonge de la veille.

Ainsi nous passons à travers les contrées, et on vient vers nous en foule et ceux qui nous suivent deviennent heureux.

Alors que nous vivions dans la ville, on nous contraignait au même travail, et nous aimions les mêmes

personnes ; et le même travail nous lassait, et nous nous désolions de voir les personnes que nous aimions souffrir et mourir.

Et notre erreur était de nous arrêter ainsi dans la vie, et, restant immobiles, de regarder couler toutes choses, ou d'essayer d'arrêter la vie et de nous construire une demeure éternelle parmi les ruines flottantes.

Mais les petites lampes menteuses nous ont éclairé le chemin du bonheur.

Les hommes cherchent leur joie dans le souvenir, et résistent à l'existence, et s'enorgueillissent de la

vérité du monde, qui n'est plus vraie, étant devenue vérité.

Ils s'affligent de la mort, qui n'est pourtant que l'image de leur science et de leurs lois immuables; ils se désolent d'avoir mal choisi dans l'avenir qu'ils ont calculé suivant des vérités passées, où ils choisissent avec des désirs passés.

Pour nous, tout désir est nouveau et nous ne désirons que le moment menteur ; tout souvenir est vrai, et nous avons renoncé à connaître la vérité.

Et nous regardons le travail comme funeste, puisqu'il arrête notre vie et la rend semblable à elle-même.

Et toute habitude nous est pernicieuse ; car elle nous empêche de nous offrir entièrement aux mensonges nouveaux.

Telles furent les paroles de celle qui nous guidait.

Et je suppliai Louvette de revenir avec moi chez ses parents ; mais je vis bien dans ses yeux qu'elle ne me reconnaissait plus.

Toute la nuit je vécus dans un univers de songes et de mensonges et j'essayai d'apprendre l'ignorance et l'illusion et l'étonnement de l'enfant nouveau-né.

Puis les petites flammes dansantes s'affaissèrent.

Alors, dans la triste nuit, j'aperçus des enfants candides qui pleuraient, n'ayant pas encore perdu la mémoire.

Et d'autres furent pris soudainement par la frénésie du travail, et ils coupaient des épis et les liaient en gerbes dans l'ombre.

Et d'autres, ayant voulu connaître la vérité, tournèrent leurs petites figures pâles vers les cendres froides, et moururent frissonnants dans leurs robes blanches.

Mais quand le ciel rose palpita,

celle qui nous guidait se leva et ne se souvint pas de nous, ni de ceux qui avaient voulu connaître la vérité, et elle se mit en marche, et beaucoup d'enfants blancs la suivirent.

Et leur bande était joyeuse et ils riaient doucement de toutes choses.

Et lorsque le soir arriva, ils bâtirent de nouveau leur feu de paille.

Et de nouveau les flammes s'abaissèrent, et vers le milieu de la nuit les cendres devinrent froides.

Alors Louvette se souvint, et elle

préféra aimer et souffrir, et elle vint près de moi avec sa robe blanche, et nous nous enfuîmes tous deux à travers la campagne.

911 X2 — 464

286

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR 30 '80
MAY 01 '80
23 NOV. 1994
06 DEC. 1994
06 DEC. 1994

a39003 003294294b

CE PQ 2423
.S8L5 1894
COO SCHWOB, MARC LE LIVRE DE
ACC# 1227023